



MARITAIN

Jacques Maritain

Le paysan de la Garonne

Un vieux laïc s'interroge à propos
du temps présent

*Ne prenez jamais la bêtise
trop au sérieux*

(Proverbe chinois)

DESCLÉE DE BROUWER

PARIS

pour Tom
avec toute la tendresse
de vieux Jacques

© *Desclée De Brouwer* 1966

Ne nous tournons plus vers la sainte Église en son universalité visiblement manifestée, tournons-nous vers le monde occidental (je parle de lui parce que je le connais un peu moins mal que les autres), et pensons au travail qui se fait là dans les profondeurs. L'époque apparaît très grande. La vision rationaliste et la vision positiviste de l'univers semblent définitivement périmées, on les a en dégoût ; (oublions un instant qu'il y a pire). Une immense fermentation spirituelle, d'immenses aspirations religieuses sont à l'œuvre. Les âmes sont avides d'authenticité, de franchise, de dévouement à une tâche commune ; elles découvrent avec une sorte d'ivresse le mystère de l'être humain, les possibilités et les requêtes de l'amour fraternel. C'est comme une nostalgie de l'Évangile et de Jésus.

Et là où un appel plus prochain et plus urgent est entendu, – fût-ce en des secteurs plus restreints, quoique plus peuplés qu'on ne pense, fût-ce parfois en de tout petits troupeaux, mais dont les initiatives comptent plus que tout (nous commençons, pauvres contemporains de la bombe atomique, à savoir la puissance des micro-actions¹), – c'est une foi ardente et purifiée, une passion de l'absolu, un pressentiment fervent de la liberté, de la largeur et de la variété des voies de Dieu, un désir éperdu de la perfection de la charité, qui cherchent et trouvent des manières nouvelles de donner sa vie pour porter témoignage à l'amour de Jésus pour tous les hommes et à la générosité de l'Esprit de Dieu.

★

1. Les saints ont toujours su cela, – ils avaient lu l'Évangile.

Le paysan de la Garonne

Voilà une première description. La seconde dit tout le contraire. Ayant en vue (il fallait bien que je touche à cela, j'en ai averti plus haut) la fièvre néo-moderniste¹ fort contagieuse, du moins dans les cercles dits « intellectuels », auprès de laquelle le modernisme du temps de Pie X n'était qu'un modeste rhume des foies, et qui trouve expression surtout chez les penseurs les plus avancés parmi nos frères protestants², mais est aussi active chez les penseurs catholiques également avancés, cette seconde description nous fait le tableau³ d'une espèce d'apostasie « imminente » (j'entends décidée à rester chrétienne à tout prix) en préparation depuis bien des années et dont certains espoirs obscurs des parties basses de l'âme, soulevés ça et là à l'occasion du Concile, ont accéléré la manifestation, — mensongèrement imputée parfois à l'« esprit du Concile », voire à l'« esprit de Jean XXIII ». Ces mensonges-là, nous savons bien à qui (et tant mieux si par là l'homme s'en trouve un peu exonéré) il convient d'en faire remonter la paternité. Mais justement on ne croit plus au diable et aux

1. Le mot modernisme a vieilli, je n'en connais pourtant pas de meilleur ; et d'avoir vieilli le rend même particulièrement bon : car rien ne vieillit vite comme la mode, et les théories qui font de la vérité ou de ses formulations conceptuelles une fonction du temps. Le « perspectivisme » assure n'être pas moderniste, parce que selon lui c'est une même immuable vérité qui s'exprime par des formules conceptuelles incompatibles entre elles que le temps fait successivement surgir. Laissons-lui ses illusions.

2. Les divergences et les conflits d'idées sont aussi vastes chez les protestants que chez les catholiques, et il se pourrait que Taizé par exemple donne à ceux-ci d'utiles leçons.

3. Ce que j'ai rassemblé dans ce tableau, ce sont les vues, non d'honnêtes chercheurs, mais d'extrémistes dont les experts en la matière savent bien les noms, et aussi les opinions qui trainent dans les milieux influencés par eux, comme chez ces prêtres qui se vantent de ne plus plier le genou devant le tabernacle.

mauvais anges, ni aux bons, naturellement. Ils ne sont que les survivants éthérés d'une imagerie babylonienne.

A vrai dire le contenu objectif auquel la foi de nos ancêtres s'attachait, tout ça c'est des mythes, comme le péché originel par exemple (est-ce que notre grande affaire aujourd'hui n'est pas de balayer le complexe de culpabilité?) et comme l'Évangile de l'Enfance, et comme la résurrection des corps, et comme la création. Et comme le Christ de l'histoire, bien sûr. La méthode phénoménologique et l'école des formes ont tout changé. La distinction de la nature et de la grâce est une invention scolastique comme la transsubstantiation. L'enfer, pourquoi prendre la peine de le nier, il est plus simple de l'oublier, et c'est aussi probablement ce qu'il y a de mieux à faire avec l'Incarnation et avec la Trinité. Franchement, est-ce que la masse de nos chrétiens *pense* jamais à ces choses-là, ou à l'âme immortelle et à la vie future? La Croix et la Rédemption, ultime sublimation des anciens mythes et rites immolatoires, nous devons les regarder comme les grands et émouvants symboles, à jamais gravés dans notre imagination, de l'effort et des sacrifices collectifs nécessaires pour porter la nature et l'humanité au degré d'unification et de spiritualisation, – et de pouvoir sur la matière, – où elles seront enfin délivrées de toutes les vieilles servitudes et entreront dans une espèce de gloire. La mort sera-t-elle vaincue alors? La science trouvera peut-être le moyen (pourquoi pas? songeait déjà Descartes) de nous rendre immortels; pourtant ce n'est pas cela qui importe; ce qui importe c'est la pérennité du cosmos, et l'immortalité de l'humanité glorifiée en lui et avec lui.

Notre foi, ayant ainsi dûment évacué tout objet spécifique, peut devenir enfin ce qu'elle était réellement, une

Le paysan de la Garonne

simple aspiration sublimisante ; nous pouvons être aspirés en pleine euphorie par un puissant appel d'air, réciter avec une ferveur éclairée le Symbole des Apôtres (*symbole*, quel nom prédestiné!) et aimer, servir, adorer Jésus de tout notre cœur, le Jésus de la foi et du christianisme *intérieur*, véritablement viscéral.

Car avec tout ça on est plus chrétien que jamais. Tout ce monde-là a simplement cessé de croire à la Vérité, et croit seulement à des vraisemblances épinglées sur *des* vérités (c'est-à-dire des constatations ou vérifications du détail observable) qui vieillissent vite, du reste. La Vérité avec un grand V, qu'est-ce que cela veut dire? *Quid est Veritas*, nous devons reconnaître que ce procureur voyait juste, et même était en pointe. Il faut mettre des minuscules partout. « Tout est relatif, voilà le seul principe absolu », disait déjà notre Père Auguste Comte. Car on en a fini avec le positivisme classique, c'est exact. Mais le fait est que nous vivons dans le monde d'Auguste Comte : la Science (côté raison) complétée par le Mythe (côté sentiment). Il a été un prophète de première grandeur.

J'ajoute qu'il était plus honnête que vous, studieux expurgateurs des vérités révélées : car les mythes de sa « Synthèse subjective », il les fabriquait carrément et franchement de toutes pièces, et non pas, comme vous, en réinterprétant tout un héritage religieux auquel vous vous croyez plus fidèles que personne, et en tâchant de tromper la soif, et le cœur, de ceux dont vous vous imaginez partager la foi.

★

Cette deuxième description donne une idée plus complète de notre époque. Avec elle cependant nous sommes

encore loin d'épuiser le sujet. Il faut en faire une troisième, qui va à son tour nous découvrir d'autres aspects. Nous savons bien en effet qu'on ne peut pas s'en tenir à ce que les gens préfèrent dans l'univers de la logique, à ce qu'ils *sont* et *font* au témoignage des énoncés conceptuels qu'ils emploient ; il faut faire la part de ce qui occupe leur psychisme profond, ou de ce qu'ils *sont* et *font* dans le domaine tout singulier de l'irréductiblement subjectif et de l'irrationnel, voire parfois de ce qui échappe à leur propre conscience.

A ce point de vue on peut remarquer d'abord que parmi tous ceux qui parlent comme Pilate il y en a sûrement beaucoup qui pourtant n'ont pas délibérément refusé ce désir de la Vérité sans lequel on n'est pas un homme ; parmi tous les hommes de science (ou de pseudo-science) qui ont l'air uniquement soucieux d'inventer de nouvelles approches ou de nouvelles hypothèses il y en a sûrement beaucoup qui en réalité, et quoi qu'ils puissent dire, n'aiment pas mieux chercher que trouver, — mettraient-ils tant de soins et de fatigues à chercher des vérités ou vérifications d'un jour si dans les régions inconscientes ou supra-conscientes de leur esprit ils ne cherchaient et n'aimaient la Vérité sans le savoir eux-mêmes ?

Mais ce que, d'un autre côté, il importe surtout de remarquer, c'est que le modernisme effréné d'aujourd'hui est irréremédiablement ambivalent. Il tend de soi, quoi qu'il s'en défende, à ruiner la foi chrétienne, oui ; il s'emploie du mieux qu'il peut à la vider de tout contenu. Mais avec cela il y a chez bon nombre de ceux qui y adhèrent comme un effort pour rendre à cette foi une espèce de témoignage désespéré. Car c'est sincèrement, certes, et parfois dans la fièvre et l'angoisse d'une âme foncièrement religieuse, que

Le paysan de la Garonne

les coryphées de notre néo-modernisme se déclarent chrétiens. N'oublions pas qu'ils sont victimes d'une certaine philosophie pré-admise, d'une Grande Sophistique (*on connaît l'être à condition de le mettre entre parenthèses ou de faire abstraction de lui*) dont j'aurai un mot à dire dans un autre chapitre¹, et qui permet de parler avec intelligence, et en émouvant les fibres de notre cœur, d'un tas de choses sur lesquelles le positivisme avait jeté l'interdit, mais qui réussit bien mieux que le positivisme à nous empêcher d'atteindre dans ces choses-là la moindre réalité extra-mentale, le moindre *ce qui est indépendamment de notre esprit* ; il ne reste à l'intellect qu'à disserter sur des vraisemblances dont ce qui se passe dans la subjectivité humaine fait tous les frais. Affirmer l'existence d'un Dieu transcendant est dès lors un non-sens. La transcendance divine n'est que la projection mythique d'une certaine crainte collective éprouvée par l'homme à un moment donné de son histoire. Et en général, d'après la philosophie pré-admise à laquelle je fais allusion ici, tout ce qui se rapporte à un monde autre que le monde de l'homme ne peut relever que du Pérégrin s'il s'agit de l'« arrière-monde » de l'ancien réalisme philosophique, ou du Mythe s'il s'agit du monde surnaturel des religions.

Voilà le ciel intelligible, les *Denkmittel* acceptés comme allant de soi (c'est-à-dire comme exigés par l'époque) et les tabous auxquels nos théologiens et exégètes les plus avancés (c'est-à-dire les plus conformistes) ont soumis leur pensée : pauvres chrétiens *sophistiqués*, c'est de Socrate qu'ils auraient besoin.

1. Cf. plus loin, chap. v.

Il faut être bien naïf pour s'engager au service d'une telle philosophie si on a la foi chrétienne (qui n'est rien sans la Parole – infiniment indépendante de la subjectivité humaine – d'un Dieu révélant infiniment indépendant de notre esprit), et surtout si on appartient à la religion catholique, qui de toutes les religions est (avec la religion d'Israël, – *benedicite, omnia opera Domini, Domino*) la plus ferme à reconnaître et affirmer la réalité – irréductiblement, splendidement, généreusement *en soi* – des êtres que le Créateur a faits, et la transcendance de cet Autre, qui est la Vérité en personne et l'Être même subsistant par soi, dans lequel nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes¹, Dieu vivant par la vertu duquel nous vivons², et qui nous aime et que nous aimons, – et aimer c'est donner ce qu'on est, son être même, au sens le plus absolu, le plus effrontément métaphysique, le moins phénoménalisable de ce mot. Mais tout cela aussi, il faut bien, n'est-ce pas, pour obéir à la nouvelle règle d'or, le mettre entre parenthèses. Et une fois qu'on a été bien pris en main, et enveloppé de partout par la philosophie à laquelle on a fait confiance, qu'est-ce qu'on peut devenir si on ne prend pas le parti de renier carrément le Christ? L'âme partagée entre le doute et une nostalgique obstination, – et une pitié pleine d'effroi pour le monde moderne dont une totale refonte de la religion lui paraît le dernier rempart contre l'athéisme, – il va falloir se mettre en quête de remèdes héroïques pour faire survivre la foi en Jésus-Christ à un régime mental essentiellement incompatible avec elle. Comment s'étonner que tant de modernistes croient avoir mission de sauver

1. *Act.*, 17, 28.

2. Saint Paul, 2 *Cor.*, 13, 4.

Le paysan de la Garonne

pour le monde moderne un christianisme agonisant, — leur christianisme agonisant ? C'est à cette fin qu'ils se dévouent en bons soldats du Christ à un si épuisant travail d'évacuation herméneutique. Et leur fidéisme lui-même, si contraire qu'il soit à la foi chrétienne, est pourtant un témoignage sincère et déchiré rendu à cette foi.

Revêtus de la panoplie de Dieu, chaussés de zèle, armés de la cuirasse de la justice, du casque du salut, du bouclier de la foi et du glaive de l'esprit ? Cet équipement de saint Paul¹ n'est certes pas pour eux, il n'est qu'une pièce de musée. Je les vois plutôt suspendus par une main à l'échelle de Jacob, tandis qu'ils battent l'air de leurs pieds, et que de l'autre main ils se renvoient de l'un à l'autre les téléscripts des plus récentes hypothèses. C'est intrépide, mais gare à la crampe.

L'auteur de *Honest to God*² est un évêque anglican, inconsolable de l'indifférence religieuse de ses contemporains, qui s'efforce de les secourir en accommodant les choses divines de manière qu'elles leur deviennent acceptables et excitent enfin leur appétit. Lui aussi est un lutteur pour la foi. S'il nous propose un christianisme de chien crevé qui passe au fil de l'eau (son fameux « christianisme sans religion »), c'est parce qu'il est un bon Samaritain anxieux et impuissant qui veut tant sauver les drogués qu'il ouvre boutique afin de donner à tous la drogue pour rien,

1. *Ephes.*, 6, 13-17.

2. On sait que cet ouvrage a été publié en français par les soins d'une revue, un peu machiavélique en son orthodoxie, dans le dessein de détourner les gens du modernisme, en leur faisant voir l'aberration finale vers laquelle on les conduisait, d'abandon en abandon. A la surprise et au chagrin des éditeurs le livre s'est révélé un extraordinaire *best-seller*, tout le monde s'est jeté dessus avec enthousiasme.

dans des ampoules ou des sachets étiquetés « à l'Agneau divin ». Et l'homme est un si bizarre animal, – il se peut, après tout, qu'à l'heure de la mort un de ces drogués éprouve une douceur à penser que quelqu'un l'a aimé, et se souviennne du nom de Jésus.

A un tout autre point de vue on peut noter enfin que si l'action temporelle et les nécessaires transformations appelées par l'état présent du monde semblent fasciner pas mal de jeunes chrétiens, clerics et laïcs, à tel point que cela *seul* compte à leurs yeux, et qu'ils entreprennent avec passion de séculariser entièrement leur christianisme, – tout pour la terre désormais! – le motif foncier, cependant, auquel ils donnent aveuglément une prévalence absolue est en réalité un désir ardent de faire passer dans l'histoire le témoignage de l'Évangile. Encore une bizarrerie de la nature humaine : c'est avec une foi tourmentée, et aussi mal éclairée que possible, mais une foi sincère en Jésus-Christ, qu'ils trahissent l'Évangile à force de vouloir le servir (à leur façon).

★

Les trois descriptions que j'ai proposées sont contradictoires entre elles, elles sont pareillement vraies cependant, parce qu'en prenant toutes trois dans leur champ, d'une certaine manière, la masse de nos contemporains, elles n'y visent pas les mêmes zones d'aimantation dans l'âme des gens. J'avoue en avoir assez det elles descriptions, mon objet n'étant nullement de faire un tableau sociologique ou clinique de mon temps. Je ne m'interroge pas sur lui, mais à propos de lui. Ce n'est pas lui qui me tracasse, ce sont les idées qu'on y rencontre à tous les coins

Le paysan de la Garonne

que d'une foison de *didaskaloï* parce que les oreilles leur démangeront. Autant dire que cette maladie, très contagieuse, à ce qu'il paraît, aura son foyer chez les experts ou les professeurs. Et le prurit aux oreilles deviendra si général qu'on ne pourra plus écouter la vérité, et qu'on se tournera vers les fables, *epi tous muthous*, écrit saint Paul, vers les mythes, – tiens, les voilà donc, ces chers mythes dont nous faisons une telle consommation? Bien sûr, mais non pas les grands mythes vénérables de la jeunesse de l'humanité; nos démangeaisons ont affaire à des mythes de décrépitude, des mythes inféconds et fabriqués (par des professeurs), – en particulier les mythes de la démythisation.

Est-ce comme d'un remède à ces démangeaisons que le Père Ubu nous menaçait du « petit bâton dans les oreilles »? Piètre remède assurément; car c'est de la malnutrition et d'une grave carence en vitamines que provient la maladie.

Il y a lieu, me semble-t-il, d'en signaler brièvement deux grands symptômes. Le premier, dont je m'occupe en ce moment, est une fixation obsessionnelle sur le temps qui passe, la chronolâtrie épistémologique. Être dépassé, c'est le schéol. Est-ce qu'un auteur dépassé a pu dire quelque chose de vrai? Après tout, ce n'est pas inconcevable; mais ça ne compte pas, parce que, étant dépassé, ce qu'il a dit n'existe plus.

Cette chronolâtrie entraîne de vastes sacrifices humains, en d'autres termes elle comporte une composante masochiste. Penser à l'admirable abnégation (non par modestie sans doute, mais volonté de disparaître) de ce qu'on appelle aujourd'hui un exégète donne le vertige. Il se tue de

bus. Et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. » 2 *Tim.*, 4, 3.

Notre drôle de temps

travail, il donne le sang de ses veines, pour se trouver dépassé dans deux ans. Et ça continuera toute sa vie. Et quand il mourra il sera définitivement dépassé. Son travail servira à d'autres à dépasser et se faire dépasser à leur tour. Mais de sa pensée à lui il ne restera absolument rien.

On ne trouve pas une telle abnégation masochiste chez les philosophes, parce que la mode pour eux dure davantage (vingt ans, trente ans peut-être, dans les cas les plus favorables). Ils ont le temps de se faire des illusions, ils peuvent espérer qu'au moins durant leur vie ils ne seront pas dépassés. Mais ce qui est surprenant, c'est la forme que revêt chez eux la chronolâtrie épistémologique. Chacun prend la suite en mettant en question, pour trouver du nouveau, ce qu'ont dit ses proches prédécesseurs (du coup, irrémédiablement dépassés), mais pour rien au monde il ne mettra en question l'œuvre accomplie jusqu'à eux par le Temps, du moins dans la lignée qui est la sienne ; les lignées philosophiques qui ont précédé la sienne, il s'en fiche (elles sont dépassées) ; mais ma lignée à moi, elle est là (en ce sens qu'elle continue d'engendrer), et c'est tout ce qu'il me faut ; je n'ai nul besoin de savoir si au départ elle a ou non manqué à la vérité¹ ; le point où la courbe est arrivée avant moi est la seule base dont je puisse partir, il est tabou.

1. Bien entendu, c'est toujours en découvrant de nouveaux horizons qu'un grand philosophe perd la tête. Autrement dit, si un manquement qui fera tout dévier s'est produit au départ de ma lignée, en même temps il y avait bien des gains virtuels qui demandaient (en vain) à s'actualiser dans une juste perspective. Et les sages qui auraient pu les intégrer à leurs trésors dormaient peut-être sur ceux-ci ; ou bien ils étaient occupés à faire des cours à des étudiants distraits, ou à se disputer entre eux. Mais tout cela est une autre histoire...

Le paysan de la Garonne

Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours l'adoration de l'éphémère, soit pour être dévoré par lui, soit pour accepter les yeux fermés ce qu'il a engendré (dans ma lignée à moi) jusqu'à ce que j'entre en lice à mon tour.

En s'inquiétant de la vérité et en saisissant la vérité l'esprit transcende le temps. Faire passer les choses de l'esprit sous la loi de l'éphémère, qui est celle de la matière et du pur biologique, faire comme si l'esprit était soumis au dieu des mouches, voilà le premier signe, le premier symptôme majeur de la maladie dénoncée par saint Paul.

La logophobie

L'autre symptôme que je voudrais signaler, c'est la dégradation qui se produit dans la nature de l'*animal rationale* lorsqu'il se met à perdre confiance, non seulement dans le savoir philosophique, mais dans la préphilosophie spontanée qui est pour l'homme comme un don de nature inclus dans l'équipement de première nécessité qui s'appelle le sens commun, et masqué autant qu'exprimé par le langage commun. Méfions-nous quand nous entendons dénigrer, sous prétexte qu'elles sont des « catégories du langage », les notions premières que les gens seraient bien embarrassés de justifier parce qu'elles résultent d'intuitions primitives nées dans le préconscient de l'esprit, mais qui sont aux racines de la vie humaine (vraiment humaine) et de la communauté humaine (vraiment humaine). Quand tout le monde se met à faire fi de ces choses, obscurément perçues par l'instinct de l'esprit, qui sont le bien et le mal, l'obligation morale, la justice, le droit, ou encore l'être extra-mental, la vérité, la distinction entre substance et

Le paysan de la Garonne

trouver une place dans le parc à attractions, boîtes de nuit et usines à rêve, du monde de la technique. Et en fin de compte, parce que les gens lisent les philosophes, les philosophes font grandir dans l'esprit des gens un doute corrosif sur la valeur de la préphilosophie dont les gens sont bien obligés de faire usage à chaque instant, mais à laquelle ils croient de moins en moins.

Par ailleurs, tandis que disparaît de notre univers de culture l'idée de la connaissance philosophique authentique, et que s'éclipse le régime de la *vérité* à contempler, l'éblouissant avènement de la science moderne avec son langage symbolique, – et de cette approche du réel qui a avec la magie ce trait commun de manier et maîtriser par des signes ce qui reste inconnu en soi, – et de cette mathématisation de l'observable (en physique surtout) qui a permis de prodigieuses réussites mais qui (en dépit des désirs profonds de l'intellect chez beaucoup de savants) place l'esprit sous le régime de la *vérification* à opérer, porte tout le monde, savants et ignorants (et même les infortunés philosophes), à croire que la science – la science des phénomènes – est absolument seule à pouvoir nous apporter une connaissance rationnelle certaine. Et tout cela fait aussi douter les gens de la valeur de la préphilosophie spontanée qui s'exprime par le langage du sens commun.

Résultat : cette préphilosophie tombe en poussière ; et en ce qui concerne les conditions primordiales posées par sa nature à l'exercice de sa raison, l'homme devient semblable à un animal qui aurait perdu son instinct, à une abeille qui n'aurait plus l'instinct de faire son miel, à des pingouins et des albatros qui n'auraient plus l'instinct de construire leurs nids.

Notre drôle de temps

Pourtant, si désorienté qu'on soit, il faut bien penser quand même. Alors, vite et à tout prix, n'importe quoi pour suppléer à l'effort dont on n'est plus capable : vite les fables ! Voilà le second symptôme majeur que je désirais signaler, et la forme, certes maligne, de prurit aux oreilles qui affecte particulièrement notre temps.

★

Je sais bien que des formes plus ou moins comparables de la même maladie se sont manifestées en d'autres temps, en particulier au temps des Sophistes et de Socrate. A cette époque-là ce que la maladie en question menaçait, ce n'était pas la foi, c'était la raison, — non pas notre raison blasée d'aujourd'hui, mais la raison dans le printemps de sa grande découverte d'elle-même, de sa grande victoire culturelle dans l'histoire de l'humanité. Ne fallait-il pas que quelques centaines d'années avant l'Incarnation du Verbe les préparations nécessaires s'achevassent en Grèce¹ du côté de la Raison, comme en Israël² du côté de la Prophétie ?

Il convient ici de s'arrêter un peu, pour penser à cette période étonnante par laquelle du début du sixième siècle à la fin du cinquième l'histoire humaine a passé. On dirait que dans les grandes régions du monde de la culture l'esprit humain a fait alors sa crise d'adolescence, opéré des choix décisifs à l'égard de l'avenir.

1. Héraclite, 576-480 ; Socrate, 470-399. Il est mort quand le 4^e siècle commençait ; Platon, 427-348 ; Aristote, 384-322.

2. Jérémie, vers le début du 6^e siècle ; le deuxième Isaïe et le Cantique des Cantiques, fin du 6^e siècle ; Job, l'Ecclésiaste, 5^e siècle ; construction du second Temple, 520-515 A. C.

Le paysan de la Garonne

Avec le Bouddha¹ l'Orient confirmait décidément l'option qu'il avait depuis longtemps faite pour les grandes sagesse*s liées* où la raison, captive des traditions sacrées, restait unie au monde nocturne ou crépusculaire des mythes (et de la magie). A ce prix il entraînait dans certains secrets cachés en les recès de l'univers et de l'être humain, il approfondissait les voies de la mystique naturelle, il atteignait (chez ceux du moins qui avaient la chance de parvenir au bout de la route initiatique) une haute paix de possession de soi purement humaine. Mais ces grandes sagesse*s recevaient* tant de richesses du monde du rêve que la raison y refusait de sortir tout à fait de la nuit. Le domaine propre de la métaphysique, celui de la religion et de ses rites, celui de la vie spirituelle (voire celui des « pouvoirs », même quand on déclarait ne pas les rechercher) y restaient indifférenciés ; Dieu et le monde y étaient mêlés l'un à l'autre (parce que Dieu n'y était transcendant qu'à condition que le monde fût illusoire, et du même coup Dieu n'était plus transcendant). L'esprit humain vivait sous l'empire de l'indéfini². Sa relation à l'être extra-mental demeurait ambiguë, celui-ci étant en définitive illusoire s'il s'agissait des choses, et inséparable du Soi humain s'il s'agissait du Soi divin. La possibilité d'une sagesse qui fût en même temps savoir purement rationnel ou « science » restait entièrement méconnue.

Vers la même époque la Grèce, au contraire, optait pour la sagesse *libre* où la raison passant à l'état

1. Le Bouddha, 563-483 ; Lao-tseu, vers le début du VI^e siècle ; Confucius, 551-479. — (Si je parle ici de « l'Orient » en général, c'est en raison du fait que le bouddhisme, né de l'Inde, a passé en Chine.)

2. Cf. Louis GARDET, *L'affrontement des humanismes*, dans *Nova et Vetera*, oct.-déc. 1954, pp. 242-243.

Le paysan de la Garonne

n'y a plus terribles révolutions que les révolutions de gauche faites par des tempéraments de droite ; il n'y a plus faibles gouvernements que les gouvernements de droite conduits par des tempéraments de gauche (Louis XVI).

« Mais où les choses se gâtent tout à fait, c'est quand, à certains moments de trouble profond, les formations politiques de droite et de gauche, au lieu d'être chacune un attelage plus ou moins fougueux tenu en main par une raison politique plus ou moins ferme, ne sont plus rien que complexes affectifs exaspérés, emportés par leur mythe idéal sans que l'intelligence politique puisse désormais autre chose que ruser au service de la passion. N'être ni de droite ni de gauche signifie alors qu'on entend garder sa raison¹. »

C'est ce que, dès une époque où les choses étaient déjà sérieusement gâtées, je me suis appliqué à faire moi-même (« de gauche, de droite, à aucun je ne suis² », tout en étant par tempérament ce qu'on appelle un homme de gauche). Garder ainsi sa raison, je ne voulais pas dire par là se retrancher dans je ne sais quelle neutralité, je voulais dire préparer les voies à une activité politique « authentiquement et vitalement chrétienne », en d'autres termes, à une politique qui, tout en s'inspirant de l'esprit chrétien et des principes chrétiens, n'engagerait que les initiatives et les responsabilités des citoyens qui la feraient, sans qu'elle fût le moins du monde une politique dictée par l'Église ou engageant la responsabilité de celle-ci. Qu'on me permette d'ajouter aujourd'hui que jusqu'à présent, — et malgré (ou à cause de) l'entrée en scène, dans divers pays, de partis politiques dits « chrétiens » (la plupart étant surtout des

1. *Op. cit.*, pp. 43-44.

2. *Ibid.*, p. 9.

combinaisons d'intérêts électoraux), - l'espoir en l'avènement d'une *politique chrétienne* (répondant dans l'ordre pratique à ce qu'est une *philosophie chrétienne* dans l'ordre spéculatif) a été complètement frustré, - je ne connais qu'un exemple de « révolution chrétienne » authentique, c'est celle que le Président Eduardo Frei tente en ce moment au Chili, et il n'est pas sûr qu'elle réussisse. (C'est vrai aussi que parmi mes contemporains encore en vie tandis que j'écris ces lignes je ne vois guère dans les pays d'Occident que trois révolutionnaires dignes de ce nom - Eduardo Frei au Chili, Saul Alinsky en Amérique¹, et moi en France, qui compte pour du beurre, puisque ma vocation de philosophe a tout à fait obnubilé mes possibilités d'agitateur...)

Mais laissons cette digression. Il n'est peut-être pas inutile de répéter maintenant ce que je disais à cette lointaine époque : « Toute la question revient ici à savoir si l'on croit qu'une politique authentiquement et vitalement chrétienne peut surgir dans l'histoire et se préparer invisiblement dès maintenant. Elle revient à savoir si le christianisme doit s'incarner jusque-là, si la mission temporelle du chrétien doit aller jusque-là, si le témoignage de l'amour doit descendre jusque-là, ou s'il faut abandonner au diable le monde en ce qu'il a de plus connaturel : la vie civique ou politique. Si l'on croit à la possibilité d'une politique authentiquement et vitalement chrétienne, alors, dans

1. Saul Alinsky, qui est un de mes grands amis, est un indomptable et redouté organisateur de « communautés populaires » et leader anti-raciste, dont les méthodes sont aussi efficaces que peu orthodoxes. - Cf. *Harper's Magazine*, juin et juillet 1965, « The Professional Radical, Conversations with Saul Alinsky ».

Le paysan de la Garonne

l'ordre des activités temporelles, le devoir le plus urgent est de travailler à l'installer.

« ... Une saine politique chrétienne (j'entends par là chrétiennement inspirée, mais appelant à elle tous les non-chrétiens qui la trouveraient juste et humaine) paraîtrait sans doute aller fort loin à gauche dans l'ordre de certaines solutions techniques, dans l'appréciation du mouvement concret de l'histoire et dans les exigences de transformation du présent régime économique, tout en ayant en réalité des positions absolument originales, et en procédant, dans l'ordre spirituel et moral, de principes très différents des conceptions du monde et de la vie, de la famille et de la cité en honneur dans les divers partis de gauche.

« ... Autant, dans l'ordre spirituel, qui est supra-politique, la liberté du chrétien exige de lui qu'il soit tout à tous, et qu'il porte partout son témoignage et sa parole, et qu'il noue partout ces liens d'amitié vraie, de bonté fraternelle, de vertus naturelles de fidélité, de dévouement, de douceur, sans lesquels nous ne pouvons pas nous aider réellement les uns les autres, et sans lesquels la charité surnaturelle, ou ce que nous prenons pour elle, risque de geler, ou de tourner à un prosélytisme de clan, – autant, dans l'ordre politique lui-même, il convient, en l'absence de l'organe approprié d'une politique vitalement chrétienne, de préserver avant tout le germe intérieur d'une telle politique contre tout ce qui risquerait de l'altérer.

« Plus ce germe est encore fragile, et caché, et contesté, plus d'intransigeance et de dureté il faut mettre à le garder pur... Car dès maintenant, et dans les conditions les plus ingrates, et avec la gaucherie des premiers commencements, le départ a été donné. Et quand même l'invisible flamme de la mission temporelle du chrétien, de cette politique

Notre drôle de temps

chrétienne que le monde n'a pas encore connue, ne brûlerait que dans quelques cœurs, parce qu'au dehors le bois est trop vert, le témoignage porté ainsi serait du moins maintenu, le dépôt transmis ; et parmi l'horreur croissante d'un monde où la justice, la force, la liberté, l'ordre, la révolution, la guerre, la paix, le travail, la pauvreté, tout a été déshonoré, où la politique ne fait sa besogne qu'en corrompant de mensonge l'âme des multitudes, et en la rendant complice des crimes de l'histoire, où la dignité de la personne humaine est bafouée sans fin, la revendication de cette dignité et de la justice, le primat politique des valeurs humaines et morales qui sont la partie principale du bien commun terrestre, continueraient d'être affirmés, un peu d'espoir continuerait de luire pour les hommes en une revanche temporelle de l'amour. Le principe du moindre mal est souvent, et avec raison, invoqué en politique. Il n'y a pas là de plus grand mal que de laisser sans témoignage, je dis dans l'ordre temporel lui-même, et par rapport au bien temporel lui-même, la justice et la charité¹. »

Aujourd'hui

Il y a trente ans que cette *Lettre sur l'Indépendance* (trop longuement citée peut-être²) a été écrite. Depuis lors la confusion des esprits, quand il est question de la « droite » et de la « gauche », n'a fait qu'empirer chez nous. L'extrémisme de droite a été envahi par de cruelles frustrations et d'amers ressentiments, dus tantôt à un souvenir nostalgique

1. *Op. cit.*, pp. 45-53.

2. Mon excuse est que l'opuscule est épuisé depuis longtemps.

Le paysan de la Garonne

gique du vieux Maréchal, tantôt aux déceptions de la guerre d'Algérie ; sans parler du sentiment malsain qu'on est des vaincus cherchant quelque revanche. L'extrémisme de gauche a été envahi par une fièvre de surenchère démagogique et un conformisme agressif qui se défendent mal contre le beaucoup d'illusion et l'un petit peu de bassesse dont l'Idéalisme grégaire est inévitablement porteur ; et je ne parle pas du sentiment malsain qu'on est des vainqueurs et qu'on le fera bien voir.

Tout cela n'est pas très encourageant ni très éclairant. Mais le plus grave, c'est que les mots « droite » et « gauche » n'ont plus seulement un sens politique et social ; ils ont pris aussi et surtout, du moins dans le monde chrétien, un sens religieux. De là les pires embrouillages. Comment même trouver des noms pour désigner convenablement des formations sociologiques qui frappent le regard avant tout par une certaine attitude religieuse, mais dont une certaine attitude politico-sociale constitue le solide arrière-fond, comme si en signifiant une certaine attitude religieuse on signifiait nécessairement du même coup une certaine attitude politique, et inversement ? Des mots tels que « intégriste » et « moderniste » ne sauraient être employés là, car ils ne se rapportent qu'à un comportement religieux ; ni des mots tels que « conservateur » et « progressiste », qui ne se rapportent qu'à un comportement politico-social. Pour désigner deux vastes courants dont l'intelligibilité est si mal établie et implique une telle confusion d'aspects, on ne peut se tirer d'affaire qu'en construisant une sorte d'Archétype auquel on donnera un nom allégorique ou *mythique* (c'est le cas de le dire) : ce qui aura l'avantage de n'offenser personne, car dès lors, ainsi qu'en avertissent les prudents auteurs de certains romans policiers, toute

ressemblance avec tel ou tel doit être tenue pour fortuite et fictive, et nul ne doit se sentir visé. Pour désigner l'Archétype de l'extrémisme de gauche, je dirai donc : les Moutons de Panurge ; et pour désigner l'Archétype de l'extrémisme de droite, je dirai : les Ruminants de la Sainte-Alliance¹.

Bien entendu, s'il s'agit de personnes réelles qui ont l'air d'entrer à un degré quelconque (ces degrés varient à l'infini) en participation plus ou moins proche ou lointaine avec l'un ou l'autre de ces Archétypes, j'espère avoir pour elles les sentiments qui conviennent entre chrétiens (et même entre simples personnes humaines), et pas seulement la sorte de charité qu'on aurait pour un criminel ou un crétin. Je suis tout prêt à leur témoigner estime et respect fraternels, et je serais sincèrement heureux de prier d'une même voix avec elles, et d'aller avec elles recevoir le Corps du Seigneur. N'empêche qu'à me trouver sur quelque point en accord, soit philosophico-théologique, soit politico-social, avec les Moutons de Panurge ou les Ruminants de la Sainte-Alliance j'éprouve un sérieux malaise ; et je ne sais ce que je déteste le plus : voir une vérité qui m'est chère méprisée et maltraitée soit par les uns soit par les autres ; ou voir la même vérité qui m'est chère invoquée et trahie soit par les uns soit par les autres.

Ces accidents-là sont cependant inévitables. Et il faut noter ici l'infortuné entre-croisement des valeurs en vertu duquel les Moutons font en général si piètre figure en matière philosophique et théologique (ils sont fidéistes, modernistes, tout ce qu'on voudra, pour être à la page), tandis qu'en matière politique et sociale leur instinct les

1. Les moutons ruminent aussi, je le sais, mais des rêves d'avenir.

Le paysan de la Garonne

pousse vers la bonne doctrine qu'ils gâcheront plus ou moins¹. C'est l'inverse avec les gros Ruminants. Je me tiens aussi loin que je peux des uns et des autres, mais il est très naturel (sinon très réjouissant) que je me sente moins loin des premiers quand il est question des choses qui sont à César, et moins loin des seconds (hélas) quand il est question des choses qui sont à Dieu.

Il faut reconnaître, en outre, que dans le zèle des uns et des autres le service de la pure vérité n'a pas le premier rang. Ce qui émeut les Ruminants de la Sainte-Alliance, ce sont avant tout les alarmes de la Prudence : barrer la route à des dangers menaçants, fermer des portes, ériger des digues. Ce qui émeut les Moutons de Panurge, c'est avant tout le Respect humain : faire comme tout le monde, du moins comme tous les gens qui ne sont pas des fossiles.

Les deux extrémismes dont les Archétypes viennent de me fournir l'occasion de quelques mauvaises plaisanteries, ne caractérisent, à tout prendre, que deux minorités, bien que les Moutons soient pour le moment notoirement plus nombreux que les gros Ruminants, et puissent se réclamer d'une plus vaste influence, spécialement parmi les professeurs ecclésiastiques. La grande masse du peuple chrétien semble indifférente aux efforts de ces deux minorités. Elle est malheureuse et troublée, parce qu'elle sent que quelque chose de grand se prépare et qu'elle ne sait comment y participer. Elle tâtonne, se prête docilement à des essais de groupements souvent décevants ; elle se plie volontiers (non parfois sans regrets chez quelques vieux passionnés

1. « La gauche chrétienne, en France, a les entrailles évangéliques, mais elle n'a pas la tête théologienne. » Claude TRESMONTANT, *Tâches de la pensée chrétienne*, dans *Esprit*, juillet-août 1965, p. 120.

Notre drôle de temps

de la beauté dans l'Église) à l'usage de la langue vulgaire dans les cérémonies religieuses, mais se plaint des traductions misérables qu'on lui fait réciter, comme du désordre (momentané sans doute) consécutif aux innovations liturgiques, se demande à certains moments si on lui a changé sa religion, et aura peine à se satisfaire longtemps avec les veillées de patronage, les disques et les petites chansons dont les initiatives de certains curés agrémentent les célébrations communautaires. Surtout elle souffre d'une grande soif à laquelle personne n'a l'air de faire attention, et la bonne volonté avec laquelle elle accepte des succédanés laisse prévoir des désillusions sérieuses.

C'est la vérité qu'elle cherche (mais oui), et les sources vives. A entendre le bruit qu'ils font, les guides sont loin de manquer, et sûrement ils ont tous les meilleures intentions. Sans doute aussi il y en a quelques uns qui savent le chemin. Puissent-ils, ceux-là, nous faire savoir un peu ce que c'est que « recevoir *comme un enfant* le royaume de Dieu », sans quoi, dit Jésus, nul n'y entre¹, – et il ne s'agit certes pas de fermer les yeux, un enfant *regarde*. Il nous faut à tout prix savoir un peu ce que c'est que regarder les choses divines comme un enfant, et à quelle école on apprend cela, – et que Dieu seul nous apprend cela.

18 janvier 1966

1. « Quicumque non acceperit regnum Dei sicut puer, non intrabit in illud. » Lc., 18, 17.

Le paysan de la Garonne

Tous mes lecteurs lisent l'Évangile, bien sûr. Mais ce n'est pas une mauvaise idée de grouper tous les textes où il y est question du monde.

Si nous voulons tâcher de comprendre ces textes, n'oublions pas que Jésus et les apôtres, quand ils nous parlent du monde, le prennent toujours dans sa relation – sa double relation simultanée – au royaume de Dieu : d'une part, selon que le monde accepte sa destination finale d'être assumé et transfiguré en un autre monde, un monde divin, qui est le royaume de Dieu, déjà commencé et qui durera éternellement ; et, d'autre part, selon que le monde refuse le royaume et se retranche en lui-même. C'est la vérité religieuse ou « mystique » (parce qu'elle se rapporte au mystère du salut) concernant le monde qui est ici en jeu.

Je regrette le sérieux avec lequel il va me falloir parler, et qui ne convient pas à mon genre. Mais il s'agit de l'Évangile.

Dieu a tant aimé le monde

« Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique¹. »

Le monde que Dieu a fait, comment ne l'aimerait-il pas ? Il l'a fait par amour. Et voilà qu'il se perd, ce monde, avec toute sa beauté, de par la liberté de la créature, image de Dieu, qui se préfère à Dieu, choisit le rien. « C'est pourquoi, entrant dans le monde le Christ dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps... Alors j'ai dit : Voici, je viens². »

1. Joan., 3, 16.

2. Hebr., 10, 5-7.

Le monde et ses aspects contrastants

religieuses à l'œuvre parmi ses citoyens¹. Le spirituel et le temporel sont parfaitement distincts, mais ils peuvent et doivent coopérer dans une mutuelle liberté.

Et ce n'est pas seulement l'Occident, c'est le monde entier, avec ses vastes aires culturelles non-chrétiennes, qui requiert, je dis dans le domaine temporel et pour le progrès de la civilisation temporelle, la stimulation et la surélévation que le christianisme apporte aux activités de la nature dans leur ordre propre.

C'est dire que l'âge où nous entrons oblige le chrétien à prendre conscience de la mission temporelle qu'il a à l'égard du monde, et qui est comme une expansion de sa vocation spirituelle dans le royaume de Dieu et à l'égard de celui-ci. Et malheur au monde si le chrétien isolait et séparait sa mission temporelle (dès lors elle ne serait plus que du vent) de sa vocation spirituelle! Il reste que cette mission temporelle lui demande d'entrer aussi avant que possible dans les angoisses, les conflits et les problèmes terrestres, sociaux et politiques de son époque, et de ne pas hésiter à « se jeter dans le bain ».

J'ai beaucoup parlé, dans d'autres livres, de la mission temporelle du chrétien. Il est clair qu'en parlant de cette mission c'est avant tout aux laïcs chrétiens que je pense. Que tels ou tels clercs aient à s'occuper personnellement des choses du siècle, cela est parfaitement possible, mais cela n'est pas une exigence de leur fonction. Et il arrive, quand ils ne sont pas Richelieu ou Mazarin, qu'ils s'en occupent moins habilement et plus naïvement que les laïcs². Quant à ceux-ci, ils peuvent bien, s'ils veulent, se

1. Cf. *L'Homme et l'État*, pp. 160-168.

2. Qu'on ne voie pas ici une allusion quelconque aux organisations d'Action Catholique. Ces organisations, par le moyen

Le paysan de la Garonne

plaire à une sorte d'innocent et plutôt infantile anticléricalisme chrétien (c'est toujours amusant de blaguer les curés, parce qu'au fond on les aime bien, et attend beaucoup d'eux) mais ils deviendraient pires que les plus mauvais curés s'ils conduisaient leurs activités sociales et politiques en rêveurs arrogants nourris d'une fausse philosophie qui divinise le monde, et décidés à tout sacrifier à l'efficacité, — une efficacité d'un jour.

Ajoutons, pour être exacts, qu'il ne suffit pas de dire que la mission temporelle du chrétien est de soi l'affaire des laïcs. Il faut dire aussi qu'elle n'est pas l'affaire de *tous* les laïcs chrétiens, loin de là! mais seulement de ceux qui, en raison de leurs dons et penchants naturels, comme en raison des circonstances, sentent à son égard ce qu'on nomme (dans un langage un peu poussièreux, mais c'est tout ce que j'ai sous la main) un *appel prochain*.

A quoi faut-il encore ajouter que l'appel prochain ne suffit pas, et qu'une solide préparation intérieure est aussi requise. (S'il m'arrive par malheur de sentir un appel prochain à toucher à ce sujet, ce sera pour un autre chapitre.)

desquelles les laïcs *participent à l'apostolat de l'Église*, ont par définition un objet *spirituel*, non temporel. Elles n'ont donc rien à voir avec ce que je dis ici. Je pense qu'il ne leur appartient de grouper qu'une partie relativement minime des laïcs chrétiens, (soustraite par là aux tâches temporelles dans une mesure appréciable) mais je suis persuadé aussi qu'elles sont tout à fait nécessaires. (Cf. *Carnet de Notes*, pp. 240-241.) — Sur le laïcat, sa vocation spirituelle et sa vocation temporelle, voir plus loin chap. VII, pp. 298-308.

Vocabulaire spéculatif et Vocabulaire pratique

Comme introduction à la troisième partie de ce chapitre, il me faut, en reprenant encore pour un moment mon vieux métier de professeur, commencer par quelques remarques préalables sur la différence qui sépare l'approche et le vocabulaire propres au savoir spéculatif de l'approche et du vocabulaire propres au savoir pratique (celui des moralistes et des spirituels). Avant d'être un paysan de la Garonne j'ai longuement insisté sur cette différence dans les *Degrés du Savoir*. D'un côté on considère la structure ontologique des choses ; de l'autre, la manière dont le sujet agissant doit se comporter au milieu d'elles et vis à vis d'elles.

Ce n'est pas sous la même lumière que le réel apparaît dans l'un et l'autre cas. Le théologien déclare que la grâce parfait la nature et ne la détruit pas ; le saint déclare qu'elle nous demande de la faire mourir à elle-même. Ils disent vrai tous les deux. Mais ce serait pitié d'intervertir les langages, en faisant usage dans le domaine spéculatif des formules qui sont vraies pour le domaine pratique, et vice versa.

Pensons au « mépris des créatures » professé par les saints. Le saint a le droit de mépriser la créature (tout en l'aimant) ; le philosophe, le théologien (qui, comme tels, ont pour affaire de connaître, non d'aimer) n'ont pas ce droit ; car le mot mépris n'a pas le même sens dans les

Le paysan de la Garonne

deux cas. Pour les seconds il voudrait dire : les créatures ne valent rien *en elles-mêmes*. Pour les premiers il veut dire : elles ne valent rien *pour moi*. Et il n'est pas besoin d'être un saint Jean de la Croix, il suffit d'être un poète pour dire de même :

*Je suis mourant d'avoir compris
Que notre terre n'est d'aucun prix¹.*

Le saint voit pratiquement que les créatures ne sont rien en comparaison de Celui auquel il a donné son cœur et de la Fin qu'il s'est choisie. C'est un mépris d'amoureux à l'endroit de ce qui n'est pas l'Amour même. Ce n'est rien pour lui de donner pour Dieu « toutes les richesses de sa maison² ». « Pour son amour j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme du fumier afin de gagner le Christ, disait saint Paul³. Afin de le connaître, lui et la vertu de sa résurrection, et d'être admis à la communion de ses souffrances. »

« Et par un merveilleux reflux, plus il méprise les créatures en tant que rivales de Dieu, ou objet d'une option possible contre Dieu, plus il les chérit en et pour Celui qu'il aime, en tant qu'aimées de Lui, et faites vraiment, par l'amour qui en toutes choses crée et infuse la bonté⁴, bonnes et dignes d'être aimées. Car aimer un être en Dieu et pour Dieu, ce n'est pas le traiter comme un pur moyen ou une pure occasion d'aimer Dieu, c'est-à-dire de se dispenser de l'aimer lui-même (et du même coup cesser

1. Max Jacob.

2. *Cant.*, 8, 7.

3. *Philip.*, 3, 8-10.

4. « Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus. »
Saint Thomas, *Sum. theol.*, I, 20, 2.

Le monde et ses aspects contrastants

d'aimer Dieu vraiment, qui n'est vraiment aimé que si on aime aussi ses images visibles) ; c'est aimer cet être et le traiter comme une fin, et vouloir son bien parce qu'en soi et pour soi il mérite d'être aimé, je dis selon que ce mérite même et cette dignité de fin découlent du souverain Amour et de la souveraine Amabilité de Dieu. Les voilà du même coup fondés en Dieu, mis hors de querelle et de vicissitude. Ne pas s'arrêter à la créature, c'est la garantie pour elle d'être aimée sans défaillance, fixée dans la racine de son amabilité par la flèche qui la traverse. Ainsi se comprend ce paradoxe qu'à la fin le saint enveloppe d'un universel amour d'amitié, et de piété, – incomparablement plus libre, mais plus tendre aussi et plus heureux que l'amour de concupiscence du voluptueux ou de l'avare, – tout ce qui passe dans le temps, et toute la faiblesse et la beauté des choses, tout ce qu'il a quitté¹. »

On se méprendrait donc totalement, ainsi que je le notais plus haut, si l'on donnait un sens spéculatif aux formules d'un Jean de la Croix. « Il n'est pas de pire philosophie qu'une philosophie qui méprise la nature. Une connaissance qui méprise ce qui est, n'est rien elle-même ; une cerise entre les dents contient plus de mystère que toute la métaphysique idéaliste². »

Le « mépris du monde » et ses périlleuses vicissitudes

Eh bien, pour le commun des fidèles, et même des clercs, qui n'ont pas accès au modeste empyrée, à la fois

1. *Les Degrés du Savoir*, pp. 665-666.

2. *Ibid.*, p. 666.

Le paysan de la Garonne

temple de la sagesse et asile d'aliénés, où sont enfermés philosophes et théologiens, il est difficile de se défendre contre ce que j'appellerai un détournement spéculatif des maximes des saints. L'affaire a pris énormément de temps, mais le fait est qu'à un moment donné ils se sont trouvés les innocentes victimes d'un tel détournement.

To make a long story short (on m'excusera de simplifier beaucoup), je dirai que pendant des siècles (il n'y avait là que pédagogie un peu rude : pour détourner le pupille d'aller dans les mauvais endroits on lui disait que toute la ville était un coupe-gorge), l'enseignement homilétique chrétien s'est employé à convaincre les gens (qui aiment naturellement la créature, mais pas à la manière des saints) que la créature ne vaut rien. En sorte, et voilà le malheur, qu'à force de répéter ce lieu commun les auteurs ascétiques et les prédicateurs ont fini par étendre le fumier de saint Paul sur la création toute entière, dans la mesure sans doute (et elle n'est pas petite) où celle-ci pouvait tenter l'être humain, mais aussi, finalement, sans qu'on s'en aperçût, selon qu'elle était prise en elle-même. Manichéisme larvé qui était superposé à la foi chrétienne sans la ruiner, par l'effet d'un simple phénomène d'inattention. (Si on avait su ce qu'on faisait, quelle belle contradiction, et, pour la joie de nos hégéliens d'aujourd'hui, quelle belle dialectique! Mais non. On était seulement pris au piège d'une formule qui, sans qu'on y vît goutte, avait passé d'un sens à un autre sens.) Ainsi donc c'est en elle-même que la créature était fumier. C'est en lui-même que le monde n'était que corruption. Le péché originel avait tout pourri dans la nature. Un catholique n'aurait certes pas proféré une telle proposition. Mais elle doublait souvent d'une manière plus ou moins inconsciente son idée de la

Le monde et ses aspects contrastants

travail inconscient qui s'était si longtemps poursuivi en secret a pris forme apparente. On s'est mis à souffrir sérieusement, parfois cruellement, de l'espèce d'invasion de manichéisme pratique qui affectait surtout les procédures de l'éducation et de la piété, mais avait une portée et une signification beaucoup plus générales, et qui imposait une attitude toute négativiste à l'égard du monde, – avec d'autant plus d'agressivité que le monde lui-même faisait entendre de toutes parts ses revendications et ses promesses. Dès ce moment, pour beaucoup d'âmes intérieures le vocabulaire courant de réprobation de la nature et du monde, jusqu'alors accepté comme allant de soi dans son registre spécial, devenait de plus en plus difficilement tolérable, même dans des livres aussi précieux que *l'Imitation* (de sorte que le champ des lectures spirituelles allait un jour se trouver étrangement restreint). D'autres âmes prenaient le parti de se rebeller. Quant à la masse des gens, elle sentait obscurément qu'une injustice grave, mais contre laquelle elle se trouvait sans défense, était commise à l'égard du monde, comme à l'égard d'eux-mêmes, et était de nature à conduire au désastre.

L'espèce d'invasion de manichéisme pratique dont on éprouvait ainsi les effets ne se présentait pas comme une erreur doctrinale formulée par l'intellect et prononcée au dehors. Non! C'est au dedans qu'elle se répandait, sous forme de prohibitions purement moralistes, d'exigences de fuite, d'habitudes de crainte, de disciplines de refus où l'amour n'avait aucune part, menant l'âme à l'inanition et à l'étiollement, et d'un torturant sentiment d'impuissance.

C'est sur cette aberration de nature manichéenne que j'insiste ici, parce qu'elle concerne le sujet du présent chapitre (la signification du monde et l'attitude du chrétien

Le paysan de la Garonne

envers lui) et est le fruit vénéneux de la longue équivoque dont je traite dans la présente section. Il faut ajouter que cette aberration a pris place dans un contexte infortuné, qui a contribué à y sensibiliser les esprits et, par là même, à en rendre les effets plus graves.

L'hostilité d'une civilisation où le christianisme, et surtout le christianisme ainsi défiguré, était mis en question de toutes parts, et où la science était donnée comme ennemie de la religion ; l'affaiblissement des défenses naturelles dû à la psychasthénie moderne qui profitait déjà si bien des psychiatres, et l'affaiblissement des défenses intellectuelles dû à un enseignement des plus indigents en matière de doctrine ; la crise moderniste, avec une première épidémie de prurit aux oreilles et d'erreurs pieusement intentionnées ; et, dans l'indispensable lutte contre ces erreurs, le recours presque exclusif aux mesures disciplinaires ; la misère spirituelle d'un laïcat chrétien qui continuait en général de s'imaginer que l'appel à la perfection de la charité, avec ce qu'il implique de vie de prière, et, autant que possible, de recueillement contemplatif, ne concernait que les religieux ; la confusion et la coalescence, admises depuis deux siècles comme naturelles, entre les intérêts de la religion et ceux d'une classe sociale furieusement attachée à ses privilèges¹, et dans laquelle on voyait chez les uns de nobles vertus et coutumes religieuses, mais chez les autres, et plus souvent, un confortable athéisme pratique, — voilà le contexte dans lequel la montée de manichéisme larvé dont j'ai parlé s'est trouvée placée jusqu'au premier

1. La date de la fondation de la revue *Esprit* en France (1932), et, à peu près à la même époque, celle du *Catholic Worker* aux États-Unis, peuvent être regardées comme marquant, au moins symboliquement, le point de rupture qui annonçait la fin de cette confusion.

Le monde et ses aspects contrastants

tiers environ du présent siècle. Et tout cela allait accumuler dans l'inconscient d'une grande masse de chrétiens, clercs et laïcs, une énorme charge de frustrations, de déceptions, de doutes refoulés, de ressentiments et d'amertumes, de bons désirs sacrifiés, avec toutes les anxiétés et les aspirations sans issue de la conscience malheureuse.

Arrive l'aggiornamento. Faut-il s'étonner qu'à l'annonce même du Concile, puis tout autour de lui, et maintenant après lui, l'énorme charge inconsciente dont je viens de parler ait jailli au dehors dans une espèce d'explosion qui n'honore pas l'intelligence humaine? Le Concile apparaît ainsi comme un flot gardé par l'Esprit de Dieu au milieu d'un océan qui roule toutes choses, et le vrai et le faux, pêle-mêle.

En ce qui concerne l'attitude du chrétien envers le monde, le pendule s'est tout à coup porté à l'extrême opposé du mépris quasi manichéen du monde professé dans le ghetto chrétien dont on est en train de s'évader. Et cette fois ce n'est plus devant une aberration projetée au dedans sous des formes torturantes et ténébreuses que nous nous trouvons, c'est devant une aberration projetée au dehors avec tout l'éclat et l'heureuse arrogance d'une raison affolée par l'ivresse de la nouveauté : deuxième fruit vénérable, aussi dangereux, — et peut-être (à cause de ce caractère intellectuel) plus dangereux que le premier, mais qui sera probablement de moins longue durée, de la longue équivoque dont je traite ici : car lorsque la sottise prend chez les chrétiens de si considérables dimensions, il faut ou bien qu'elle se résorbe assez vite, ou bien qu'elle les détache décidément de l'Église. Quelle sottise? L'agenouillement devant le monde. Ce sera le sujet de la cinquième et dernière partie de ce chapitre.

L'Église enseignante a, pour sa part, mis fin par la voix du Concile à la longue équivoque ci-dessus mentionnée

Le schéma XIII, – la *Constitution pastorale sur la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui*, – est un document d'une grande sagesse et d'une admirable loyauté, plus significatif encore, me semble-t-il, par son approche générale que par ses élucidations particulières. Ce qui en effet est capital en un tel enseignement, ce sont moins, si justes soient-elles, les analyses qu'il propose des problèmes auxquels le monde a affaire aujourd'hui, que l'exposé et la complète explicitation qu'il nous offre de l'attitude de l'Église elle-même envers le monde, soit que l'on considère les invariables vérités qui fondent cette attitude, soit que l'on considère les modalités requises par le degré d'évolution auquel le monde se trouve aujourd'hui.

En voyant à quel point cette Constitution pastorale est imprégnée de l'esprit et des vues foncières du Docteur Angélique, un vieux thomiste comme moi se sent tout ragaillard.

Je pense en particulier que chrétiens ou non-chrétiens, tous ceux qui ont souci de l'homme, et de l'avenir de la civilisation, lui doivent une profonde gratitude pour avoir fait de la personne humaine, de sa dignité et de ses droits le thème central de son vaste enseignement.

A ce propos notons tout de suite un fait spécialement important. Mettant clairement les choses au point, le Pape nous a rappelé que l'*aggiornamento* n'est nullement une

Le monde et ses aspects contrastants

adaptation de l'Église au monde, comme si celui-ci réglait celle-là ; c'est une mise à jour *des positions essentielles de l'Église elle-même*. Eh bien, l'insistance du schéma XIII sur la personne humaine est une remarquable illustration de cette vérité. Car ce qui apparaît là, c'est un contraste frappant entre l'Église et le monde. Dans cette communauté de personnes humaines qu'est une société, l'Église, conformément aux exigences de la vérité, donne le primat à la personne sur la communauté¹ ; tandis que le monde d'aujourd'hui donne le primat à la communauté sur la personne. Désaccord très significatif, et d'un haut intérêt. Dans notre âge de civilisation l'Église deviendra de plus en plus – bénie soit-elle – le refuge et le soutien (uniques peut-être) de la personne. Les infortunés ecclésiastiques qui ne voient pas cela feraient bien de relire la Constitution pastorale.

Qu'on me permette ici une remarque par parenthèse. Grâce surtout, je pense, à Emmanuel Mounier, l'expres-

1. Je ne veux pas dire que cette primauté fasse l'objet d'une phrase particulière de la Constitution pastorale, je veux dire qu'elle est partout présente et partout affirmée *dans l'ensemble de la Constitution*, pour quiconque lit avec soin celle-ci. Car ce que la Constitution pastorale met en lumière, c'est le fait fondamental que la communauté humaine est une communauté *de personnes*, et que, dès lors, le bien commun lui-même exige le respect des droits des personnes et la reconnaissance de leurs aspirations essentielles. (N'oublions pas que le bien commun d'une communauté de personnes est « commun » en un sens éminent, il est commun *au tout et aux parties*, et demande donc à se reverser sur celles-ci, à se distribuer au profit des personnes. D'autre part, les biens auxquels la personne humaine tend selon qu'elle est esprit, et qui, dès l'ordre naturel lui-même, sont, comme la vérité et les choses de Dieu, *supérieurs* au bien commun temporel, surabondent cependant sur celui-ci, et d'en haut le confortent et l'élèvent.)

Le monde et ses aspects contrastants

rellement, tout disposé à *se mouiller*, et il peut courir des risques dont les Pères d'un saint Concile ont le devoir de se garder.)

Se plaçant donc dans la perspective de la Genèse et de la Somme théologique, autrement dit considérant la nature humaine et le monde dans ce qui les constitue en eux-mêmes, la Constitution pastorale affirme sans ambages leur bonté radicale et l'appel au progrès qui, si contrarié qu'il soit par l'ambiguïté de la matière et les blessures du péché, est inscrit dans leur essence. Et elle montre, d'une façon non seulement générale, mais dans une analyse très poussée et avec cette entière générosité qui découle de la divine charité, comment l'Église, tout en restant dans le domaine de sa mission toute spirituelle et des *choses qui sont à Dieu*, peut et veut aider le monde et l'espèce humaine dans leur effort pour avancer vers leurs fins temporelles.

A vrai dire c'est la doctrine pérenniale de l'Église qui se trouve ainsi réaffirmée, – mais avec des notes nouvelles et singulièrement importantes : car elle est réaffirmée *sous le signe de la liberté*, – non plus pour revendiquer le droit de l'Église à intervenir *ratione peccati* dans les choses du monde afin d'y réprimer le mal (ça, je crois qu'elle y sera toujours obligée, sous une forme ou une autre), mais pour déclarer son droit, et sa volonté, d'animer, stimuler et assister d'en haut, *ratione boni perficiendi*, si je puis dire, et sans empiéter sur l'autonomie du temporel, les développements du monde vers un plus grand bien à atteindre.

Et c'est d'une manière définitivement et bienheureusement élargie que le message de l'Église au siècle est maintenant formulé, – non plus comme adressé à une chrétienté jadis « sacrale » et plus ou moins sécularisée, mais comme adressé au monde entier et à l'universalité des hommes,

Le paysan de la Garonne

à la civilisation « profane » qui est celle d'aujourd'hui, et qui est en voie de s'étendre à tous les peuples.

La Constitution pastorale ouvre ainsi d'immenses horizons. Et on peut dire qu'elle est la liquidation définitive du manichéisme larvé dont il a été longuement question tout à l'heure, et qui avait empoisonné plusieurs siècles d'histoire, jusqu'à ce qu'il ait créé de nos jours une situation psychologique intenable, et provoqué la plus grave crise réactionnelle.

Quant à cette présente crise elle-même, avec toutes les confusions, les folies et les reniements qu'elle charrie, et cette *fascinatio nugacitatis* à laquelle elle expose l'âme chrétienne, elle ne pourra être liquidée à son tour que par un grand et patient travail de redressement, dans l'ordre de l'intelligence comme dans celui de la spiritualité. Tout ce que la Constitution pastorale pouvait et devait faire à ce point de vue, c'est de poser les fondements d'un tel travail sur un terrain ferme et bien déblayé, en établissant sereinement, dans leur exacte signification, – et, du même coup, soustrayant à l'erreur, – les vérités que l'erreur exploitait et défigurait. C'est un grand bienfait que nous lui devons là, et c'est le *commencement effectif* de la liquidation de la présente crise. Les positions de l'Église enseignante apparaissent désormais clairement. Et l'on doit dire qu'elle a, par le Concile, mis fin dès maintenant, pour sa part, à l'équivoque dont la pensée catholique a trop longtemps souffert à l'égard des choses du monde.

Mais chez bien des chrétiens l'équivoque continue, et s'aggrave.

Le paysan de la Garonne

point que dans le fond du fond de son âme le saint refuse de l'accepter comme elle est. Le mal, — j'entends la puissance du péché, et l'universelle souffrance qu'elle entraîne, — le mal est tel, que la seule chose qu'on ait sous la main pour s'y opposer totalement d'un coup, et qui enivre le saint de liberté, d'exultation et d'amour, est de tout donner, tout abandonner, et la douceur du monde, et ce qui est bon, et ce qui est meilleur, et ce qui est délectable et permis, et avant tout soi-même, pour être libre d'être avec Dieu ; c'est d'être totalement dépouillé et donné afin de se saisir du pouvoir de la croix, c'est de mourir pour ceux qu'il aime. C'est là un éclair d'intuition et de vouloir au-dessus de tout l'ordre de la moralité humaine. Une fois qu'une âme d'homme a été touchée au passage par cette aile brûlante elle devient partout étrangère. Elle peut tomber amoureuse des choses, jamais elle ne se reposera en elles. Le saint est seul à fouler le pressoir, et parmi les peuples il n'est personne avec lui¹.

Quant à ce que j'ai appelé tout à l'heure l'Empereur de ce monde, c'est le faux dieu des philosophes quand sachant l'existence de l'Être suprême ils méconnaissent sa gloire, nient l'abîme de liberté que signifie sa transcendance, et l'enchaînent lui-même au monde qu'il a fait ; faux dieu responsable du monde sans pouvoir le racheter, et qui ne soit qu'une suprême garantie et justification de l'ordre du monde et qui donne sa consécration à tout le mal comme à tout le bien qui sont à l'œuvre dans le monde ; un dieu qui bénisse l'injustice et l'esclavage et la misère, et qui fasse des larmes des enfants et de l'agonie des innocents un pur et simple ingrédient, sans nulle effusion supérieure

1. Is., 63, 3.

Le monde et ses aspects contrastants

pour le compenser, des nécessités sacrées des cycles éternels ou de l'évolution. Un tel Dieu serait bien l'unique Être suprême, mais changé en une idole, le Dieu naturaliste de la nature, le Jupiter de ce monde, le grand Dieu des idolâtres, des puissants sur leurs sièges et des riches dans leur gloire terrestre, du succès sans loi et du pur fait érigé en loi. A l'égard de ce Dieu le saint est un parfait athée¹... Ces athées-là sont les mystérieuses colonnes du ciel. Ils donnent au monde le *supplément* d'âme, comme disait Bergson, dont le monde a besoin.

Mais s'il n'y a plus d'*autre monde* et si, du même coup, Dieu perd son infinie transcendance, alors il n'y a plus de Père céleste, il n'y a plus que l'Empereur de ce monde, devant lequel chacun doit plier le genou. Et c'en est fini des athées de ce faux dieu, les chrétiens sont à genoux devant le monde et le monde a perdu les saints.

La folle méprise

Au terme de nos réflexions sur la longue équivoque dont la pensée chrétienne a souffert au sujet du monde, nous voici donc ramenés au curieux agenouillement dont le spectacle est offert aujourd'hui par des croyants dont la foi en Dieu demande à être réconfortée par une foi passionnée au monde.

1. « Aussi bien les Juifs et les premiers chrétiens n'étaient-ils pas souvent traités d'athées par les païens au temps de l'Empire Romain ? Il y avait un sens caché dans cet outrage. » (*Op. cit.*, p. 28.) — Cf. Saint JUSTIN, *Première Apologie*, VI, n. 1 : « Voilà pourquoi on nous appelle athées. Et certes, nous l'avouons, nous sommes les athées de ces prétendus dieux. »

Le paysan de la Garonne

sisterait à méconnaître les droits imprescriptibles *de l'ordre spéculatif*, en d'autres termes de *la vérité elle-même*, la vérité qui est supérieure à tout intérêt humain. Il pourrait arriver qu'au nom de l'accord à réaliser sur le plan des principes pratiques et de l'action, nous soyons tentés, soit de négliger ou oublier nos convictions spéculatives parce qu'elles sont en opposition entre elles, soit d'atténuer, dissimuler ou camoufler leur opposition en faisant s'embrasser le oui et le non, – et en mentant à ce qui est, – pour les beaux yeux de la fraternité humaine. Ce ne serait pas seulement jeter aux chiens la vérité, mais jeter aussi aux chiens la dignité humaine, et notre suprême raison d'être. Plus nous fraternisons dans l'ordre des principes pratiques et de l'action à conduire en commun, plus nous devons durcir les arêtes des convictions qui nous opposent les uns aux autres dans l'ordre spéculatif, et sur le plan de la vérité, première servie.

*L'amitié fraternelle entre les hommes
qui sont tous membres du Christ
au moins en puissance*

Ce que je viens de dire dans la section précédente n'était qu'une considération préalable. J'arrive maintenant à quelque chose de beaucoup plus significatif et beaucoup plus important, où je vois un des caractères de l'âge nouveau où nous entrons, et du vrai feu nouveau allumé dans les cœurs.

Chrétiens et non-chrétiens, cette fois je ne les considère plus simplement *en tant qu'hommes*. Je les considère *en tant que membres du Christ* : explicitement et visiblement membres du Christ, s'ils sont chrétiens (membres vivants s'ils

La libération de l'intelligence

les excuse après tout ! Il y a une excuse encore meilleure que l'« erreur invincible », c'est ce que Baudelaire appelait « la bêtise au front de taureau ».

Mais les textes qu'on vient de lire appellent des commentaires plus appropriés. La vérité de la *Foi* est la vérité infiniment transcendante du mystère de Dieu. Et cependant cette vérité infiniment transcendante, Dieu a voulu qu'elle soit exprimée (et voilà les prophètes d'Israël, et l'enseignement du Christ, et les définitions de l'Église) dans des concepts et des mots humains. Cela est caractéristique de la révélation judéo-chrétienne. La révélation n'est pas informulable, elle est *formée*. Il en est ainsi parce que la Seconde Personne de la Trinité est le Verbe, et parce que le Verbe s'est incarné. Les concepts et les mots qui nous transmettent la révélation sont à la fois *vrais* (ils nous font réellement connaître ce qui est caché en Dieu) et essentiellement *mystérieux* (« *in aenigmate* » : ils restent disproportionnés à la Réalité qu'ils atteignent sans la circonscrire ni la comprendre).

Et voilà qui apprend au philosophe le respect de l'intelligence humaine et des concepts et autres instruments qu'elle se fait pour attraper les choses, et avec quoi les prophètes d'Israël et Celui qu'ils annonçaient ont ouvert des portes contre lesquelles les philosophes se cognent le nez. C'est en méditant là-dessus que jadis un fervent bergsonien a commencé de s'apercevoir des faiblesses de la critique du concept sur laquelle Bergson insistait tant, et qu'après tout il démentait lui-même en écrivant ses grands livres.

Et c'est en méditant là-dessus que le chrétien bénit l'obscurité de la Foi, par laquelle la Vérité absolue, qui n'est *vue* que dans la gloire, entre dès cette pauvre vie ter-

Le paysan de la Garonne

restre en compagnonnage avec lui. C'est dans cette obscurité sainte qu'il peut adorer en esprit et *en vérité*.

Voilà ma première remarque. La seconde, c'est au sujet de la deuxième épître de saint Jean qu'elle me vient à l'esprit, quand l'apôtre appelle sur nous la grâce, la miséricorde et la paix, *dans la vérité et la charité*. La vérité et la charité, comment s'arrangent-elles ensemble? Dans la pratique de la vie courante, cela crée aux pauvres diables que nous sommes pas mal de petites difficultés, et, je l'ai noté dans le précédent chapitre, des peines intérieures aussi, qui ne sont pas petites. En principe cependant, l'accord en question est tout ce qu'il y a de plus normal¹.

La charité a affaire aux personnes ; la vérité, aux idées et à la réalité atteinte par elles. Une parfaite charité envers le prochain et une fidélité parfaite à la vérité ne sont pas seulement compatibles, elles s'appellent l'une l'autre.

Dans le dialogue fraternel, plus l'amour est profond, plus chacun se sent tenu de déclarer sans atténuation ni pompage ce qu'il tient pour vrai, (sinon il ferait injure, non seulement à la vérité telle qu'il la voit, mais aussi à la dignité spirituelle du prochain).

Et plus librement j'affirme ce que je tiens pour vrai, plus je dois aimer celui qui le nie, — je n'ai vraiment envers le prochain la tolérance demandée par la charité fraternelle que si son droit à *exister*, à chercher la vérité et à l'exprimer selon les lumières dont il dispose, et à ne jamais agir ou parler contre sa conscience, est reconnu et respecté par moi dans l'instant même que ce têtard de prochain, toujours

1. Cf. mon étude « Qui est mon prochain » dans *Principes d'une politique humaniste*, et une autre, « Tolérance et Vérité », dans *le Philosophe dans la cité*.

Le paysan de la Garonne

avancer vers ses fins naturelles et dans la ligne de son progrès terrestre, selon qu'il tend à des états meilleurs et plus élevés pour l'humanité ; elle met à son service les trésors de lumière et de compassion dont le dépôt lui a été confié. Elle n'est pas au service du monde. Elles se garde de se conformer aux convoitises, aux préjugés, aux idées passagères de celui-ci. En ce sens le vieux Chesterton avait raison d'écrire : « L'Église catholique est la seule chose qui épargne à l'homme l'esclavage dégradant d'être un enfant de son temps. » Et avec une autorité incomparablement plus grande, il a été dit aussi : *Nolite conformari huic saeculo*¹. Le « siècle » dont parlait saint Paul, on a toujours vu, à la manière dont il se débrouille, que sa norme suprême est l'efficacité, autrement dit le succès. La norme suprême de l'Église est la vérité.

La norme suprême à laquelle obéit le « siècle », la loi suprême de l'efficacité, risque, semble-t-il, de s'imposer avec un despotisme plus exigeant que jamais à la civilisation technocratique dans laquelle nous entrons aujourd'hui. C'est pourquoi les hommes y auront désespérément besoin du témoignage que l'Église rend au primat absolu de la vérité.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'efficacité. Au vrai, rien dans la nature, et spécialement dans l'être vivant, et plus spécialement dans l'être humain, n'est inefficace. Ni l'oisiveté, ni même la paresse, ni le repos ne le sont, sauf quand ils prennent place au mauvais moment. La vieille sagesse chinoise connaissait la valeur des temps vides dans la musique et le dessin, comme dans l'art de vivre. Et surtout il y a des ordres différents d'efficacité, je le dis en passant,

1. *Rom.*, 12, 2.

La libération de l'intelligence

j'y reviendrai peut-être. Et le fait est que ce qui ne veut que l'efficacité, et une efficacité sans bornes, est ce qu'il y a de moins réellement efficace (parce que la nature et la vie sont un ordre caché, non un pur déchaînement de force), tandis que ce qui a l'air le moins efficace (si cela est d'un ordre supérieur à celui des activités liées à la matière) est ce qui possède le plus de réelle efficacité.

Mais l'efficacité dont je parle en ce moment est celle des énergies que l'homme déploie et emploie dans l'ordre propre de sa nature d'animal doué de raison, grâce à ses bras et grâce surtout à son cerveau. Négliger cette efficacité-là serait un enfantillage, dont il n'est pas à craindre que le monde se rende coupable. L'Église non plus ne la néglige pas ; c'est pourquoi elle renouvelle à chaque grand moment de l'histoire, non seulement ses moyens d'action, mais la conscience des sources vitales dont ils dépendent (elle y met le temps, Aristote avait remarqué que les magnanimes ont la démarche lente). Elle est aujourd'hui à un de ces grands moments de renouvellement. Et elle sait parfaitement les risques que cela fait courir (n'ayons pas peur, elle les surmontera).

Faut-il en dire autant de nombre de ses ministres et de ses fidèles ? C'est vers eux à présent que je tourne mon regard de vieil ermite, pas fâché au surplus de laisser de côté pour un moment le monde et ses faux-semblants, — mais est-ce que je le laisse tant que ça, voilà ce qui me chiffonne. Et pourtant le point de vue auquel je voudrais me placer maintenant n'est plus celui de l'aide et de la coopération que le christianisme apporte d'en haut au monde et à l'ordre temporel, c'est le point de vue de ce que le christianisme a à faire dans l'ordre spirituel lui-même, qui est son ordre propre.

Le paysan de la Garonne

Il y a, de nos jours, chez beaucoup de chrétiens, et même, sans qu'ils s'en rendent clairement compte peut-être, chez des prêtres et des religieux dont le nombre est alarmant (c'est à ces clercs surtout que j'en ai) une tendance marquée à donner à l'efficacité le primat sur la vérité. Qu'importe si les moyens dont on use jettent l'esprit sur de fausses pistes, demandent aux techniques de groupe et à la psychologie de groupe¹ de mieux faire que les vertus théologiques, – à l'instinct grégaire de mieux faire que les dons du Saint-Esprit, – à l'épanouissement de la nature de mieux faire que cette pauvre vieille humilité, – aux engagements (pris en commun de préférence) de remplacer la recherche « égocentrique » de l'intimité avec Dieu, – à la joie d'être au monde de remplacer la recherche de la perfection de la charité et de l'amour de la croix, – aux actions de masse de suppléer à ce « entre dans ta chambre, ferme la porte, et prie ton Père qui habite dans le secret² » que Jésus-Christ avait prescrit (pour un autre temps, n'est-ce pas), – aux célébrations communautaires de mettre au rancart la recherche du silence et de la solitude, – aux fables et charlataneries du jour de donner au catéchisme un peu de vitalité, – et, surtout, à la généreuse dépense de soi dans les œuvres et à un incessant dialogue avec tout le monde de délivrer de tout effort de concentration intellectuelle? Qu'importe, du moment que ces moyens sont dynamiques,

1. Je n'ai rien contre la psychologie de groupe, ni contre l'épanouissement de la nature, ni contre les engagements ni contre la joie d'être au monde ni contre les actions de masse ni contre les célébrations communautaires ni contre les œuvres ni contre le dialogue! Je parle de l'usage (pour lequel ces choses ne sont nullement faites) auquel certains, pas très rares à cette heure, veulent les faire servir.

2. Matt., 6. 6.

La libération de l'intelligence

– il n'y a que ça qui compte, – et qu'ils servent *efficacement* à rassembler les hommes dans le troupeau du Bon Pasteur ?

C'est là justement une absurdité flagrante puisque le Bon Pasteur est justement la Vérité même ; et puisque les moyens ne sont rien s'ils ne sont pas proportionnés à la Fin, c'est-à-dire, dans le cas présent, s'ils ne sont pas des moyens de vérité ; et puisque, dans le domaine du royaume de Dieu, c'est la vérité qui est la source et la mesure de l'efficacité elle-même.

En réalité, pour autant que prévaut (ce *pour autant* est requis en justice, mais, malgré tout, peu rassurant, au moins pour un temps) la tendance que j'ai signalée, on expose l'âme des gens à une belle désagrégation intérieure, et on risque de faire d'eux des infirmes spirituels difficilement curables.

A l'extrême limite, voilà la « foi » troublée et malheureuse du pur fidéisme, et la Vérité surnaturelle (ou ce qui en reste) présente en eux comme une pierre au fond d'une mare, mais non plus *reçue* vitalement dans un vivant. Toutes connexions avec cette étrangère sont coupées dans leur intellect ; leur raison dématée, privée des formations internes et des structures qu'elle demande naturellement, flotte à la dérive dans l'ignorance religieuse, et (s'il s'agit de gens dont le niveau culturel aurait requis normalement quelques certitudes, si élémentaires soient-elles, en matière de savoir) dans un total scepticisme ou indifférentisme théologique et philosophique.

Vous parlez d'efficacité ! Le résultat serait finalement la défection d'une grande multitude. Le jour où l'efficacité prévaudrait sur la vérité n'arrivera jamais pour l'Église, car ce jour-là les portes de l'enfer auraient prévalu sur elle.

La libération de l'intelligence

Il y a évidemment un troisième point qui se rapporte, non plus à la *possibilité* d'une doctrine (philosophique ou théologique) fondée en vérité, mais (c'est bien là qu'on m'attend, non sans mauvais pressentiments) à l'existence d'une telle doctrine. L'existence d'une telle doctrine est-elle probable? – Certainement non, étant donné les considérations précédentes. Mais l'improbable arrive quelquefois. Je réserve ce troisième point pour le chapitre suivant.

Philosophie et idéosophie

Je me propose de parler maintenant d'une manière qui paraîtra peut-être un peu arrogante. Mais quand il s'agit de choses absolument essentielles, et méconnues par une époque intellectuellement dégradée, et qu'on a affaire aux grandes idoles du jour, vénérées au surplus par une foule de penseurs dont quelques uns sont de grande classe et méritent l'estime et le respect, voire l'admiration (une admiration mitigée), c'est un devoir envers ce qu'il y a de plus haut au monde de trancher dans le vif, et il ne faut pas y aller de main morte. Ce modeste préambule une fois prononcé, je reviens à mon ton naturel, et à la suite de mes réflexions.

Mes quelques mots sur la capacité de la raison se sont allongés plus que je n'aurais voulu. Je prie à présent ceux qui me font l'honneur de jeter les yeux sur ces pages de vouloir bien relire les textes de l'Évangile réunis un peu plus haut au sujet de la Vérité.

La vérité dont ces textes parlent, et qui nous délivre, est-ce qu'elle nous rabat sur les idées qui nous tiennent compagnie dans une geôle intérieure où nous serions en-

Le paysan de la Garonne

sique étaient confondus. Et ce n'est pas non plus Platon, pour qui (ce n'était là qu'un déplacement, mais fameux, du foyer de la philosophie, et une grande intuition mal conceptualisée) le réel en soi avait passé aux Idées éternelles : la philosophie lui doit l'éclair qui l'a fait naître, et l'instinct aberrant dont elle aurait pu mourir. C'est au père de l'idéalisme moderne, c'est à Descartes que j'en ai, et à toute la série de ses héritiers, qui en faisant chacun muter son système ont suivi une courbe évolutive d'une logique interne irrésistible.

Tous ces hommes-là commencent par la seule pensée, et ils y restent, soit qu'ils nient la réalité des choses et du monde (Descartes y croyait encore, mais en raison d'un coup de baguette magique du Dieu du *cogito*), soit que d'une manière ou d'une autre ils la résorbent dans la pensée. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ils récusent dès l'abord cela même sur quoi la pensée prend, et sans quoi elle n'est que rêve, — la réalité à connaître et comprendre, qui *est là*, vue, touchée, saisie par les sens, et à laquelle un intellect qui est celui d'un homme, non d'un ange, a directement affaire, la réalité *sur laquelle et à partir de laquelle* un philosophe est né pour s'interroger : et sans cela il n'est rien. Ils récusent le fondement absolument premier du savoir philosophique et de la recherche philosophique. Ils sont comme un logicien qui récuserait la raison, un mathématicien qui récuserait l'unité et la dualité, un biologiste qui récuserait la vie. Dès l'instant de se mettre en route ils ont tourné le dos au savoir philosophique et à la recherche philosophique. Ils ne sont pas des philosophes.

Cela ne veut nullement dire qu'un philosophe devrait les mettre de côté, et les tenir pour des jongleurs. Leur contribution à l'histoire de la pensée a été immense. Ils ont

Le paysan de la Garonne

Ricœur (auquel pourtant je suis loin de me fier) et Mircea Eliade (un grand explorateur, mais qui, me semble-t-il, ne cherche pas à être un guide, Dieu merci). Je n'en ai pas pour Jean-Paul Sartre, qui me paraît trop astucieux, et qui au surplus (en cela il me plaît) s'en voudrait bien d'être respecté (j'aime cependant à l'imaginer dans un habit d'académicien, dont il est sûrement digne). Mais il a apporté un témoignage qu'on aurait grand tort de négliger.

De tous les penseurs – et grands penseurs – dont la lignée s'origine à Descartes je ne conteste ni l'exceptionnelle intelligence, ni l'importance, ni la valeur, ni, parfois, le génie. A leur sujet je ne conteste absolument qu'une chose, mais je la conteste de toutes mes forces, et avec la certitude d'avoir raison : c'est, sauf, naturellement, en ce qui regarde Bergson (et peut-être aussi Blondel), leur droit au nom de philosophes. En ce qui les concerne, il faut balayer ce nom d'un revers de main. Ils ne sont pas des philosophes ; ils sont des *idéosophes*, c'est le seul nom qui soit exact, et par lequel il conviendrait de les appeler. De lui-même il n'est pas péjoratif, il désigne simplement une *autre* voie de recherche et de pensée que la voie philosophique.

Je prie le lecteur avec insistance de ne pas prendre ce que je viens de dire pour une boutade de vieux fou. Je suis vieux, mais pas fou, et jamais je n'ai parlé plus sérieusement. L'exactitude du vocabulaire importe toujours ; dans le cas présent elle importe essentiellement. Des penseurs qui dès le départ se sont mis hors du champ du savoir philosophique et de la recherche philosophique, ne sont pas des philosophes. Une lignée d'origine idéaliste, qui de mutation en mutation récuse de plus en plus radicalement le réel extra-mental et le fondement absolument pre-

La libération de l'intelligence

mier du savoir philosophique, ne saurait être appelée une lignée philosophique. Qui a souci de la correction dans le langage doit la tenir pour une lignée *idéosophique*. (Aussi bien peut-on noter par parenthèse que les penseurs eux-mêmes qu'à l'heure actuelle le langage courant, peu soucieux d'exactitude, appelle toujours des philosophes, ne paraissent pas particulièrement anxieux de revendiquer ce nom. Ils apprécient bien davantage celui de phénoménologues. Et plusieurs d'entre eux, avec une mélancolique loyauté qui leur fait honneur, ne voudraient être, semble-t-il, qu'un point de passage où prendrait conscience de soi, pour un moment, le flux de la recherche ; leur malheur est de n'avoir pas vu que la pensée n'est pas la fille soumise du temps...)

★

Une fois opérée dans les idées et dans le vocabulaire la clarification à laquelle je viens de procéder, et une fois reconnu le fait qu'il n'y a pas de savoir et de recherche proprement philosophiques sans une conception réaliste de la connaissance, on peut se demander comment apparaît la situation de la philosophie, en cette seconde moitié du xx^e siècle.

Les idéosophes étant donc laissés de côté pour un instant, on s'aperçoit alors, non sans un petit choc, que nous n'avons en présence aujourd'hui, et naturellement pas pour se chérir l'une l'autre, que deux doctrines, – oui (mille excuses), ce sont des doctrines, et plutôt fermement plantées, – qui soient proprement des doctrines philosophiques. Car, à coup sûr, bien des sortes différentes de réalisme philosophique sont concevables en théorie, mais, de fait, il n'en est à présent que deux : le réalisme marxiste et le

Le paysan de la Garonne

réalisme chrétien. Autrement dit, on a, d'une part, la philosophie marxiste, d'autre part la philosophie chrétienne quand elle ne manque pas aux exigences conjuguées de ces deux vocables, et ne donne aucun gage à l'idéalisme et à l'idéosophie. Et l'on sait assez qu'il y a une philosophie chrétienne qui ne manque pas à ces exigences, et qui ne se porte pas trop mal, en dépit des vœux et des pronostics de bon nombre de clercs.

Voilà un point de rencontre entre christianisme et marxisme que M. Garaudy aurait été bien inspiré de signaler¹. Dommage que son attention n'ait pas été attirée là-dessus par les auteurs auprès desquels il s'est informé pour nous offrir cette pieuse humanisation d'une vieille foi démythifiée, convertie enfin aux espérances de la terre, qu'il appelle

1. Si j'ai bien lu M. Garaudy, je n'ai vu le nom de l'Aquinate apparaître qu'une fois dans son livre (*Un marxiste s'adresse au Concile*, p. 93), et il paraît clair d'après ce passage qu'il s'est moins intéressé aux bases de la philosophie de saint Thomas qu'à l'opinion de celui-ci sur le servage. — La société féodale était très loin (un peu plus loin que la nôtre) d'être une société pleinement humanisée, ce qui ne veut pas dire qu'il fallait la condamner au nom de la justice absolue, et que la théologie morale devait regarder le seigneur qui possédait des serfs comme se trouvant en état de péché. On s'étonne qu'un auteur ayant, comme on l'attend d'un éminent marxiste, le sens de l'histoire (et une saine aversion pour le « moralisme »), n'ait pas vu cela du premier coup, et estime qu'en tenant le régime féodal pour un état de fait suffisamment justifié par l'histoire un théologien du XIII^e siècle ait témoigné d'une fâcheuse résignation au mal. Il y a des signes plus probants, hélas, de l'indifférence longtemps montrée par le monde chrétien à l'égard de l'injustice sociale.

On s'étonne un peu, également, qu'après avoir noté lui-même que saint Thomas vivait à l'époque du servage, M. Garaudy ait traduit, dans les bouts de phrase qu'il a extraits de deux articles de la Somme, le mot *servus*, non point par « serf », comme il eût été normal, mais par « esclave ».

La libération de l'intelligence

« le fondamental » chez les chrétiens. Il faut louer la fidélité avec laquelle, en faisant effort pour se représenter cette vieille foi, il a suivi les recettes fournies par ses informateurs, mais enfin ce n'est pas de jeu, quand on entreprend de dialoguer avec le christianisme, de ne pas prendre pour interlocuteur le christianisme tel qu'il est, par quelques incorrigibles aliénations et superstitions qu'on l'estime vicié.

Quoi qu'il en soit du livre de M. Garaudy, je désire, moi, signaler le point de rencontre. Car ce n'est pas peu de chose d'être à proprement parler une doctrine philosophique, et il importe de rendre justice au marxisme en reconnaissant que c'est le cas pour lui.

Avec cela il faut reconnaître aussi que le point de rencontre est un point d'irréductible désaccord. Car la philosophie marxiste identifie du premier coup *réalité extra-matérielle* et *matière*¹, ce qui fait du spirituel une superstructure ou un « reflet » de la matière en mouvement dialectique et perpétuel changement évolutif, et exclut la moindre possibilité d'admettre et même de concevoir l'autonomie du spirituel et la liberté qui lui est propre (il est sans doute en interaction avec l'infrastructure, mais comme issu d'elle et déterminé par elle à chaque instant).

J'ajoute qu'en réfléchissant à cette matière en mouvement dialectique², et qui refuse toute « substance » et

1. « La notion de matière, écrivait Lénine dans *Matérialisme et Empiréocriticisme*, ne signifie absolument rien d'autre au point de vue de la théorie de la connaissance que la réalité objective dont l'existence est indépendante de la conscience humaine et qui est reflétée par celle-ci. » Sur le marxisme, cf. notre récent ouvrage *La Philosophie morale* (chap. X, « Marx et son école »), et aussi *Humanisme Intégral* (1936).

2. En réfléchissant aussi à ce que M. Garaudy (*op. cit.*, p. 60) appelle le « primat faustien de l'action chez Marx », et le critère

Le paysan de la Garonne

toute « nature » de constitution permanente, on ne peut s'empêcher de trouver le réalisme marxiste lui-même, si résolu qu'il soit par ailleurs, quand même assez suspect. Le fameux « retournement » proclamé par Engels nous y invite lui-même. Hegel retourné, et mis sur ses pieds, est toujours Hegel...

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la philosophie marxiste (je l'ai fait ailleurs). La philosophie thomiste, elle, il en sera question dans le chapitre suivant. C'est de la délivrance de l'*érôs philosophique* que je voudrais parler maintenant.

La délivrance de l'érôs philosophique

On n'a aujourd'hui sous les yeux que deux philosophies en présence. Mais il y a en l'homme un *érôs philosophique* et une nostalgie pour la philosophie. Et puisque le sujet général que je traite dans ces derniers chapitres concerne les renouvellements intérieurs qu'exige premièrement le grand renouveau historique, la nouvelle Renaissance annoncée et inaugurée par le Concile, il est clair qu'en ce qui regarde les demandes et tracasseries de l'intelligence, c'est vers cet *érôs philosophique* présent dans les profondeurs de l'homme que nous devons diriger avant tout notre attention.

Ce pauvre *érôs philosophique* est aujourd'hui bien mal en point. Il gît au fond de l'âme, entravé et baillonné. Et, qui pis est, il est *trompé*. Il se remue dans sa geôle, il aspire

pratique considéré comme « critère de la vérité ». Aux yeux de cette philosophie le réel n'est pas avant d'*agir*, il *agit* pour *être*, ce qui évoque plutôt de très antiques mythologies.

La libération de l'intelligence

à la délivrance. Une telle délivrance implique deux opérations. La première, dont je vais parler longuement, répond à la nécessité de libérer l'érôs philosophique de toute entrave idéaliste ou idéosophique. En disant cela, je me tourne vers celui qui, à l'égard de notre époque, a joué un rôle analogue à celui de Descartes au XVII^e siècle, je veux dire vers Husserl.

Mais pour voir un peu clair dans la question, il faut d'abord rappeler brièvement en quoi consiste le mystère du connaître. Comme je l'ai écrit ailleurs¹, la pensée n'a pas à sortir d'elle-même pour atteindre la chose extramentale. L'être pour soi posé « hors d'elle », c'est-à-dire pleinement indépendant de son acte à elle, elle le rend elle-même existant en elle, posé pour elle et intégré à son acte à elle, en sorte que désormais elle et lui existent en elle d'une seule et même existence supra-subjective. Ainsi c'est dans la pensée même que l'être extra-mental est atteint, dans le concept même que le réel est touché et manié, c'est là qu'il est saisi, elle le mange chez elle, parce que la gloire même de son immatérialité est de n'être pas une chose dans l'espace extérieure à une autre chose étendue, mais bien une vie supérieure à tout l'ordre de la spatialité, qui sans sortir de soi se parfait de ce qui n'est pas elle, — de ce réel intelligible dont elle tire des sens la féconde substance, puisée par eux dans les existants matériels en acte.

Ces choses-là, Husserl ne les a pas vues. Husserl était un grand esprit foncièrement droit, digne de la gratitude et de l'affection qu'Édith Stein a gardées pour lui en s'émancipant de lui. Mais il a été une victime de Descartes et de Kant, comme tant d'autres. La tragédie de Husserl con-

1. Cf. *Les Degrés du Savoir*, pp. 200-201.

Le paysan de la Garonne

siste en ceci, que, mis sur la voie par Brentano, il a fait un effort désespéré pour libérer l'érôs philosophique, et dans le moment qu'il allait y parvenir il l'a rejeté dans sa geôle, en le liant (parce que lui-même a été pris au piège), par des liens d'une extrême finesse incomparablement plus puissants que ceux du vieux *cogito*, à des illusions beaucoup plus trompeuses que toutes les illusions cartésiennes, et qui devaient porter l'idéosophie prise pour la philosophie à sa forme la plus perfide pour l'esprit.

L'opération comportait une contradiction intrinsèque dont le préjugé idéaliste l'a empêché de s'apercevoir. Husserl, croyant comme Descartes qu'un regard réflexif sur le moi pensant pouvait être employé à construire une philosophie, a érigé en principe la *suspension du jugement*, l'épokhè chère à Pyrrhon, en posant, comme règle méthodologique absolument première pour l'intellect philosopant, que celui-ci est tenu (en vertu d'un dictat a priori et d'un postulat idéaliste jamais examiné critiquement) de mettre *entre parenthèses* tout le registre de l'être extramental (le pain même dont vit l'intellect!) *alors qu'il exerce l'acte de connaître*. Il faut donc séparer, par une damnable coupure, l'« objet » perçu par l'intelligence, – et qu'on met à l'intérieur du connaître, – de la « chose » qu'elle perçoit, – et qu'on rejette à l'extérieur du connaître (dans la parenthèse). Comme si l'objet perçu n'était pas la chose même en tant qu'intelligiblement perçue! La chose même portée au sein de l'intelligence pour ne faire qu'un avec son acte vital! Dès lors l'intelligence violant la loi même de sa vie doit s'arrêter à un *objet-phénomène*, qui la divise d'avec elle-même et d'avec *ce qui est* dans la réalité.

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'elle doit *penser l'être en refusant de le penser comme tel*; en d'au-

La libération de l'intelligence

tres termes : *en pensant l'être je pense du pensé, non pas l'être* ; ou, comme je l'ai déjà marqué¹ : *je connais l'être à condition de le mettre entre parenthèses ou de faire abstraction de lui*. On voit apparaître ainsi l'absurdité inhérente au Principe premier, – disons la Parenthèse husserlienne, coupant la connaissance en deux, ou le Refus husserlien, – dont dépend toute la phénoménologie contemporaine.

Et parce que, dans cette phénoménologie, toute régulation venant de l'être ou du réel est désormais rejetée, et que la pensée doit faire tout son travail en laissant le réel dans la parenthèse, sans autres repères que les aspects variables et infiniment foisonnants qu'elle trouve dans la subjectivité, – subjectivité de l'opération intellectuelle elle-même, si je puis dire, ou subjectivité de l'expérience de l'homme avec toutes ses richesses mais qui n'ont d'autre valeur que celle du pur fait saisi à la bonne fortune de l'observation, – voilà la pensée livrée dans ses interprétations au régime du Vraisemblable et de l'Arbitraire, et l'idéosophie amenée vaille que vaille, pour un privilège de notre temps, à l'état de Grande Sophistique. Protagoras avait déjà formulé le grand axiome ; et c'est bien là qu'ils en sont tous, – à l'homme mesure de toutes choses, même du Dieu qu'il adore.

La phénoménologie contemporaine

Qu'ils rendent hommage à Husserl ou qu'ils le méconnaissent ou le renient (l'homme est ingrat), ou qu'ils reculent s'il leur plaît les *Méditations cartésiennes*, tous nos phé-

1. Cf. plus haut, chap. I, p. 20.

Le paysan de la Garonne

noménologiques présupposent Husserl, et sont prisonniers de son Refus.

Il y en a – les théoriciens existentialistes (est-ce pour compenser une frustration qu'ils ont choisi ce nom?) – chez lesquels l'éros philosophique fait effort pour se délivrer, et qui se trouvent engagés par là dans un drame aveugle. C'est dans ce que je viens d'appeler la subjectivité de l'opération intellectuelle elle-même, avec son infinité d'aspects et de sautes psychologiques (auxquels, pour se procurer une petite extase ils prétendent donner un sens « ontologique »), qu'ils essaient de trouver cette impossible délivrance. Le plus grand témoin de ce drame est Heidegger, dont un ardent éros métaphysique, mais prisonnier lui aussi, fait l'insatiable tourment, et qui, obsédé par le souci de l'être, mène une lutte tragique contre le néant de pensée impliqué par la phénoménologie, pour aller maintenant, semble-t-il, chercher secours chez les poètes et dans les puissances théogoniques de leur langage : apportant ainsi, a-t-on dit¹, « le témoignage le plus important de l'absence de philosophie de notre temps ».

1. Pierre TROTIGNON, *Heidegger*, Paris, 1965, Presses Universitaires, p. 66. – Heidegger lui-même, du reste, ne veut pas être un philosophe, – mais, sans nul doute, en souhaitant être ou devenir quelque chose de mieux (toujours le virus hégélien).

Heidegger a écrit, dans son *Retour dans le fondement de la métaphysique* : « En tant qu'elle ne propose constamment que l'étant en tant qu'étant, la métaphysique ne pense pas à l'être même » ; et : « Parce qu'elle scrute l'étant en tant qu'étant, elle se tient à l'étant et ne se tourne pas vers l'être en tant qu'être ». Citons les très justes remarques d'Étienne Gilson au sujet de ces deux assertions : « Le thomisme, écrit Gilson, est une philosophie du Sein en tant qu'elle est une philosophie de l'esse. Quand les jeunes nous invitent à faire la découverte de Martin Heidegger, ils nous invitent sans le savoir à leur faire redécouvrir la métaphysique trans-ontique de saint Thomas d'Aquin... Il serait inté-

La libération de l'intelligence

Du drame dont je parle notre Sartre, lui, est un témoin nauséeux (et moins affranchi qu'il ne croit), qui, je pense, a aperçu, grâce à la littérature et à quelque instinct de romancier, une fissure dans la Parenthèse, — si bas située qu'on pouvait y risquer un coup d'œil sans offense à la méthodologie, — et, à travers l'égoût, entrevoir vraiment l'existence réelle, mais (ça c'est bien d'un idéaliste) comme une informe, énorme et obscène, innommable, monstrueuse insulte à la raison, l'Absurde du pur et absolu contingent¹. Et bien vite il a bouché la fissure de la Parenthèse et ramené dans sa pensée, à titre d'objet-phénomène, cet écœurant Absurde, pour élaborer avec lui une « ontologie » du phénomène, ou, mieux, de « l'être transphénoménal du phénomène² », et déclarer que « le monde est en trop ». Les mots supportent tout. Mais il est clair que Sartre aussi nous apporte, à sa manière, un frappant témoignage de l'absence de philosophie en notre temps. (Sans oublier qu'il y en a quand même deux, ainsi que nous l'avons noté.)

D'autres, parmi nos phénoménologues, et plutôt nombreux, semble-t-il, ont décidément renoncé à l'*érôs* philo-

ressant de savoir ce qu'aurait pensé Heidegger s'il avait connu l'existence d'une métaphysique de l'*esse* avant de prendre ses décisions initiales. Mais on ne le saura jamais, il est trop tard... Comment le saurions-nous, puisque Heidegger lui-même n'en saura jamais rien? Je ne pose la question qu'afin de suggérer à ceux qui nous pressent de le suivre, qu'il n'y a pas péril en la demeure. Nous n'avons peut-être que le retard de notre avance : on nous presse de suivre ceux que nous avons devancés. » (*Trois leçons sur le Thomisme et sa situation présente*, dans la revue *Seminarium*, n° 4, pp. 718-719.)

1. Sur cette idée sartrienne de la contingence, voir les remarques de Claude Tresmontant, dans *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu* (Paris, Seuil, 1966), pp. 130-144.

2. *L'Être et le Néant*, p. 27.

La libération de l'intelligence

Il me reste toutefois deux remarques à ajouter. La première a rapport à l'erreur radicale que l'esprit, s'il veut se libérer des chaînes qui depuis longtemps l'ont tenu captif, doit rejeter décidément et une fois pour toutes. C'est l'erreur kantienne. Je cite quelques lignes d'un philosophe contemporain, qui dit là-dessus l'essentiel : « Si la raison est comme un *organon* constitué *a priori*, on peut se demander par quelle chance notre raison s'accorde avec le réel. Mais si la raison n'est pas constituée *a priori*, si les principes qui sont ceux de la raison sont en fait tirés du réel lui-même par notre connaissance du réel, dans ce cas il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait accord entre la raison et le réel... La rationalité n'est pas un ordre ou une structure constitués *a priori*, mais une relation entre l'esprit humain et le réel... La rationalité ne se définit pas *a priori*, et d'une manière purement formelle, mais par rapport au réel, en fonction du réel. La rationalité est la fonction du réel¹. »

Ma seconde remarque a rapport à la vérité (évidente de soi, mais obscurcie par des générations de ratiocinateurs) que l'esprit, s'il veut délivrer enfin l'érôs philosophique, et se délivrer lui-même, doit reconnaître avant tout, et toujours respecter. Cette vérité, c'est que l'intellect humain, bien qu'il soit une raison maniant ses concepts et tenue à la plus stricte logique (il tient ça de sa condition charnelle) est aussi un intellect, c'est-à-dire une puissance capable de voir dans l'ordre intelligible comme l'œil voit, et avec incomparablement plus de certitude que l'œil ne voit dans l'ordre sensible ; n'est-ce pas par une telle intuition qu'il connaît les « premiers principes » de toute démonstration ? Je ne parle nullement ici de l'intuition telle que

1. Claude TRESMONTANT, *op. cit.*, pp. 161-162.

Le paysan de la Garonne

Bergson l'entendait, – bien que je n'oublie pas qu'il y a un « bergsonisme d'intention » beaucoup plus proche qu'on ne croit du réalisme thomiste ; et bien que Bergson, vers la fin de sa vie, ait dit un jour que lui et moi, le pauvre Jacques qui l'avait si durement critiqué, nous nous étions rencontrés « au milieu du chemin ». Je n'oublie pas non plus que même dans son travail et ses recherches les plus rationnelles, l'intellect humain (parce qu'il est un intellect qui tire son aliment du monde sensible) est, pour travailler bien, secouru et stimulé beaucoup plus souvent que les philosophes et les savants ne veulent l'avouer, par des « intuitions » ou des éclairs de l'imagination survenant aux hasards de la route, à l'improviste, de la vigilance du sens ou de l'instinct poétique, ou nées dans la nuit de l'inconscient (disons plutôt du préconscient ou supra-conscient de l'esprit).

Mais tout cela je le laisse de côté. C'est d'une tout autre intuition que je parle ; c'est d'une intuition intellectuelle, purement et strictement intellectuelle, qui est le bien propre et sacré de l'intelligence comme telle ; et c'est, avant tout, de l'intuition absolument première sans laquelle il n'y a pas de savoir philosophique : l'intuition de l'être. Ne l'a pas qui veut. Bergson l'a eue, à travers un substitut qui l'a trompé, – et masquée dans sa conceptualisation par des préjugés anti-intellectualistes. Husserl ni aucun idéosophe ne l'a eue. Mais qui va suffisamment loin dans la méditation l'a un jour, – je veux dire qui arrive à entrer dans ce silence actif et attentif de l'intelligence, où, consentant à la simplicité du vrai, elle devient assez disponible, et vacante, et ouverte, pour entendre ce que toutes choses murmurent, et pour écouter, au lieu de fabriquer des réponses. Et beaucoup ont réellement cette intuition qui sont trop dis-

La libération de l'intelligence

traits par la vie courante ou par leurs raisonnements pour en prendre conscience. Et beaucoup plus l'ont de cette façon parmi le commun du peuple que parmi les gens « cultivés ». Et il suffit de contempler le regard de certains enfants pour comprendre que, sans absolument rien en eux de la réflexivité des adultes, il va à l'être plus qu'aux jouets dont on les amuse ou même au monde dont ils découvrent à chaque instant les richesses en n'ayant que la peine de les accueillir.

Je ne vais pas essayer de décrire ce que rien ne peut enfermer, et qui est au delà de tout mot (bien que le plus simple des concepts et le plus simple des mots en soient le signe valable), ni de conduire quelqu'un là où l'on n'a accès que dans la pure solitude de l'âme. Mais n'est-il pas possible d'avoir recours au langage métaphorique, si indigent qu'il soit, pour traduire, non pas certes, ce que l'intelligence saisit, mais quelque chose de l'expérience de cette saisie? Disons donc (je m'excuse de citer encore un vieux livre de moi) : « Ce que je perçois alors est comme une activité pure, une consistance, mais supérieure à tout l'ordre de l'imaginable, une ténacité vivace, précaire (ce n'est rien pour moi d'écraser un moucheron) et farouche en même temps (en moi, hors de moi, monte comme une clameur la végétation universelle), par quoi les choses me jaillissent contre et surmontent un désastre possible, se tiennent là, et pas seulement là, mais en elle-mêmes, et par quoi elles abritent dans leur densité, à l'humble mesure de ce qui est périssable, une sorte de gloire qui demande à être reconnue¹. »

1. Cf. *Sept leçons sur l'Être*, p. 61 (texte légèrement modifié).

Le paysan de la Garonne

Voilà ce que je puis dire de l'expérience en moi, pauvre tête pensante, de l'intuition de l'*actus essendi*. Une âme qui m'est très chère me donnait un jour ce témoignage : « Il m'est souvent arrivé d'expérimenter par une intuition subite la réalité de mon être, du principe profond, premier, qui me pose hors du néant. Intuition puissante, dont la violence parfois m'effrayait, et qui la première m'a donné la connaissance d'un absolu métaphysique. »

L'intuition de l'être n'est pas seulement, comme la réalité du monde et des choses, le fondement absolument premier de la philosophie. Elle est le *principe* absolument premier de la philosophie (quand celle-ci est capable d'être pleinement fidèle à elle-même et d'atteindre toutes ses dimensions).

Le besoin de Fables ou de Fausse Monnaie Intellectuelle

J'ai dit plus haut¹ que la délivrance de l'éros philosophique implique deux opérations, et j'ai longuement parlé de la première, qui a affaire à l'idéalisme et à sa séquelle. Il y a autre chose encore dont, pour opérer cette délivrance, il importe à l'esprit de se débarrasser. Et, cette fois, ce n'est pas seulement l'éros philosophique qu'il s'agit de délivrer : car on a affaire à *tout* ce dont est frustrée la faim du réel co-essentielle à l'âme humaine, et cette faim crie, bien sûr, après le réel en tant qu'il peut nous être livré par le savoir philosophique, mais elle crie aussi après le réel en tant qu'il peut nous être livré par d'autres voies plus hautes.

1. P. 157.

La libération de l'intelligence

Frustrée par un jeûne intolérable, une telle faim peut faire place en nous à un besoin pathologique aussi vaste qu'elle, et qui en est comme la perversion. C'est ce besoin qu'il faut maintenant considérer, car il nous travaille joliment, et c'est de lui qu'il faut nous débarrasser : quel besoin ? *Le besoin de fables et de fausse monnaie intellectuelle* : ce besoin est énorme de nos jours, et il a des causes profondes.

En vertu de préjugés enracinés depuis un siècle dans notre fière culture moderne, nous sommes convaincus qu'il n'y a qu'un seul type de savoir possible — celui qui est pur de toute métaphysique — et, dans l'ordre de ce savoir, un seul et unique type de connaissance qui soit inébranlable et authentiquement capable de preuve : la Science, — science mathématique et science des phénomènes de la nature. (C'est drôle, parce que les grands mathématiciens nous disent que l'instinct poétique et le sens de la beauté jouent un grand rôle dans leur affaire¹, et parce que la reine des sciences de la nature, la physique, plus elle avance dans ses admirables découvertes, plus sa fécondité semble dépendre de ce que M. d'Espagnat appelle « le renouvellement continu des perspectives scientifiques² », et d'hypothèses rapidement changeantes, et de modes d'interprétation mathématique variables selon la diversité des cas, et même, parfois, contradictoires entre eux. C'est très normal d'ail-

1. Marston MORSE, *Mathematics and the Arts*, dans *The Yale Review*, summer 1951. — Cité dans mon livre *L'Intuition Créatrice dans l'Art et dans la Poésie*, Paris, Desclée De Brouwer, 1966, p. 86, note 34.

2. Bernard d'ESPAGNAT, *Conceptions de la Physique contemporaine*, Paris, Hermann, 1965. Ce livre rigoureux et lucide offre aux philosophes soucieux d'épistémologie une remarquable mise au point de la problématique actuelle en matière de théorie physique.

La libération de l'intelligence

dangereuse ; cette sorte de fausse monnaie est de circulation aussi restreinte qu'éphémère, et ne trompe guère que ceux qui la fabriquent naïvement.

Avec les phénoménologues c'est une tout autre histoire. Mélangées au bon billon de l'observation psychologique et des sciences humaines dont ils exploitent pour nous les trésors, les fables doctorales et la fausse monnaie qu'ils émettent (en parfaite bonne foi, je ne l'oublie pas) ont une très vaste circulation, et ils font faire fiasco à l'intelligence philosophique. C'est un grand résultat. A cause même de leur renonciation idéaliste à atteindre la réalité telle quelle, ils ne peuvent pas, cependant, lancer l'esprit dans les rêves miraculeux et les aventures exaltantes où flamberont en vain toutes ses forces vives.

Il y a aussi, sans doute, les faux monnayeurs et les charlatans, et leur clientèle. Ils ne comptent pas, même pour notre chère intelligentzia, qui les laisse *where they belong, in the gutter*.

Rassemblant toutes ces données, quel bilan dresser ? Rien que du vide. Vide si peu grave qu'il soit, du côté des essais pseudo-philosophiques tentés par quelques savants. Vide immensément grave du côté de l'intelligence philosophique ligotée et trompée par la phénoménologie. Vide absolu du côté des aspirations de l'esprit à cette suprême sagesse que Hegel a cherchée en vain.

La grande faim du réel, co-essentielle à l'âme humaine, dont j'ai parlé plus haut, n'a, sauf en ce qui regarde le champ tout à fait restreint de la science occupée à interpréter les phénomènes mesurables et à maîtriser la matière, absolument rien à se mettre sous la dent. Comment s'étonner de l'énorme besoin de fables et de fausse monnaie intel-

Le paysan de la Garonne

lectuelle qui s'est développé en nous? Ce besoin est sans bornes. Ce qu'il réclame, béant, n'est pas une sorte ou une autre de fables ou de fausse monnaie, fussent-elles de vaste circulation, c'est la grande Fable et la grande Fausse Monnaie qui trompera notre grande faim, et qui aura cours dans le monde entier, comme sur tout le marché des demandes de notre cœur et de notre esprit.

La fausse monnaie chasse la bonne, c'est une loi bien connue, et qui vaut aussi pour la fausse monnaie de l'intelligence, au moins pour un temps. Ce temps a été très court pour les Gnostiques chrétiens, si sublime qu'ait pu paraître le Logos dont ils se réclamaient. Loin de répondre à un besoin de fable, ils faisaient face à la vérité même; la réaction de la foi a été trop vive, et trop vigoureuse l'offensive des Pères Apologètes, pour que leur influence puisse durer. L'histoire a vu paraître d'autres esprits supérieurs passionnés pour le vrai et se trompant eux-mêmes qui ont été des émetteurs de grande Fable et de grande Fausse Monnaie intellectuelle, — celle-ci n'est jamais sortie de la tête de marchands de fables et de faux-monnayeurs¹, elle demande la parfaite sincérité, au moins originelle, la haute puissance intellectuelle et l'enthousiaste dévouement de grandes âmes égarées malgré elles (pas tout à fait malgré elles, car il y a au départ un péché contre l'intellect: le refus de reconnaître l'ordre intrinsèque de l'intelligence humaine, avec la distinction essentielle qu'il requiert entre les formes typiques de savoir dont elle est capable; on mélange tout dès le principe: science pour peu que l'époque en comporte, philosophie de la nature, métaphysique,

1. Un faux-monnayeur est un homme qui fait de la fausse monnaie *exprès*, et avec l'intention de tromper.

Le paysan de la Garonne

est infiniment plus dangereux qu'elle, c'est le *besoin* d'elle, parce que, tant qu'il est là, il demande à être servi. Après une émission il lui en faudra une autre, il n'est jamais rassasié. C'est, malgré tout, une chance pour notre âge que le teilhardisme, quelques simplifications désastreuses qu'entraîne toujours avec soi la popularisation fanatique d'une grande pensée passionnée, et elle-même en quête d'une synthèse exaltante, ait eu à son origine un génie aussi haut, et d'une foi si tenace et si ardente, et d'une si candide pureté que celui du Père Teilhard de Chardin. Après le teilhardisme on demandera autre chose, et autre chose encore, et qui vaudra encore moins.

Si superflue qu'elle soit pour toute personne sensée, j'insère ici une parenthèse. Car il y a des choses qui vont de soi, mais sur lesquelles pourtant mieux vaut prendre la peine d'insister. Les termes malsonnants dont il m'a bien fallu me servir dans cette section ont rapport à des idées mises en circulation, ils n'ont aucun rapport à la personne de ceux qui les ont conçues. La recherche solitaire, dou- loureuse, obstinée, du Père Teilhard, son patient courage en face des obstacles pas très nobles qu'on a dressés sur son chemin, sa passion du vrai, son total don de soi à une mission qu'il tenait pour prophétique, la pure sincérité qui rayonne d'un bout à l'autre de son œuvre, et l'extraordinaire expérience toute personnelle qu'il a vécue, et qui aurait pu déchirer un autre moins bien trempé, sont des choses qui méritent le plus profond respect. Il a été un paléontologiste de grande valeur, un chrétien dont la foi n'a jamais vacillé, un religieux d'une exemplaire fidélité. J'ai dit plus haut que les diverses sortes de grande Fable et de grande Fausse Monnaie intellectuelle dont l'histoire nous donne des exemples ne sont jamais sorties de la tête de

La libération de l'intelligence

marchands de fables et de faux-monnayeurs. Personne ne me fera l'injure d'imaginer que les mots que j'ai expressément écartés de la personne des grands Gnostiques seraient pour moi applicables à la personne du Père Teilhard de Chardin, ni que l'outrage et la *self-contradiction* font partie de mes munitions. Il reste que considérant, non pas Teilhard, certes, mais les idées qu'il a mises en circulation, et considérant surtout le teilhardisme, sa littérature de propagande et son cortège ecclésiastique extasié, j'ai beau faire, il n'y a pas moyen d'éviter les termes malsonnants pour les qualifier avec exactitude. Et il reste que je me suis engagé, au début de ce livre, à appeler les choses par leur nom.

Teilhard de Chardin et le teilhardisme

J'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois le Père Teilhard de Chardin. La première fois que je l'ai vu, — c'était à Paris, il y a bien longtemps, — j'ai été frappé par la complète solitude dans laquelle il conduisait sa recherche. Il se posait beaucoup de questions, et, en le quittant, je me demandais comment il se faisait que dans un grand Ordre religieux comme celui auquel il appartenait il ne fût pas aidé par quelques amis, bons philosophes et bons théologiens, qui fissent équipe avec lui. Peut-être ne le souhaitait-il pas. (Pourquoi, après ses années d'études sous des maîtres sans doute sagement désignés pour la mission d'enseigner, est-il resté dans une ignorance ou un oubli aussi parfait d'absolument tout du *Doctor Communis*, c'est un autre mystère dont Gilson s'est étonné.)

Le paysan de la Garonne

Dans une autre rencontre, il m'a parlé avec émotion des savants de ses amis auxquels son langage permettait d'aborder le problème religieux sans obstacles ni sentiment d'être poussés hors de chez eux, et j'ai eu l'impression qu'il trouvait là un précieux encouragement. De Chine, pendant la guerre, il m'a fait parvenir une brochure¹ dont la lecture m'a confirmé dans certaines de mes vues, et que j'ai citée dans un de mes livres². C'est à New York, vers la fin de la guerre, que je l'ai vu pour la dernière fois, et il ne m'a pas caché une certaine amertume (bien compréhensible) à l'égard des autorités ecclésiastiques. Pour moi, j'avoue que je n'ai guère aimé, quelques années plus tard, la façon dont ses papiers circulaient anonymement dans les séminaires.

Il y a une justice à lui rendre, c'est qu'il a toujours été aux antipodes de l'idéalisme et de l'idéosophie. Il a toujours cru avec une inébranlable certitude à la réalité du monde. En fait de réalisme, au sens où ce mot est entendu dans la théorie de la connaissance, et en ce qui concerne le fondement absolument premier de la philosophie (ce n'est toutefois que le fondement), il se trouvait sans le savoir en plein accord avec saint Thomas. C'est leur unique point de rencontre. Et non sans que cet accord ne comportât tout de même une sérieuse ambiguïté. Car saint Thomas avait la parfaite certitude de la réalité du monde, mais il n'y mettait pas tant de ferveur, il n'avait qu'à ouvrir les yeux ; tandis que la « foi au monde » et la foi en Dieu ont été comme les deux pôles de la pensée de Teilhard. On sait assez comment il a parlé de ces deux sortes de foi.

1. *Réflexions sur le progrès*, Péking, 1941.

2. *Les Droits de l'Homme et la Loi naturelle*, New York, 1942 (Paris, 1947).

La libération de l'intelligence

Et finalement n'a-t-il pas dit, un jour, que son effort pour découvrir un « meilleur Christianisme » (le « métachristianisme » dont il a parlé à Gilson) allait à une religion où le Dieu Personnel deviendrait « *P'âme du Monde* que notre stade religieux et culturel appelle¹ » ? (De quoi faire plaisir aux vieux Stoïciens...)

Je pense qu'aux premières origines de la pensée de Teilhard il y a eu une intuition poétique, – extraordinairement puissante, – de la valeur sacrée, et sans limite assignable, de la nature créée ; – je songe à un Lucrèce qui eût été chrétien.

Il fallait accorder cette intuition à la foi au Dieu un et trine et au Verbe Incarné, – en même temps qu'à un sentiment religieux, extrêmement puissant, lui aussi, de la présence de Dieu au monde (sentiment où la mystique naturelle a dû jouer le grand rôle, et qui rendait comme expé-

1. *Lettres à Léontine Zanta*, Paris, Desclée De Brouwer, 1965. Les mots soulignés sont soulignés par moi. – Je copie la phrase entière : « Ce qui va dominant mes intérêts et mes préoccupations intérieures, vous le savez déjà, c'est l'effort pour établir en moi, et diffuser autour de moi, une religion nouvelle (appelons-la un meilleur Christianisme si vous voulez) où le Dieu personnel cesse d'être le grand propriétaire néolithique de jadis pour devenir *P'âme du Monde* que notre stade religieux et culturel appelle. »

Dans ce texte il convient de souligner non seulement *P'âme du Monde* qu'appelle notre stade religieux et culturel, mais aussi les mots : *l'effort pour établir en moi et diffuser autour de moi*. Ce *diffuser autour de moi* oblige à penser qu'Étienne Gilson s'est laissé entraîner par un élan du cœur quand, après avoir noté que la doctrine de Teilhard « était à peine une doctrine, mais plutôt une manière de sentir », il ajoutait : « On ne saurait prétendre qu'il ait fait quoi que ce soit pour la répandre. » (*Le cas Teilhard de Chardin*, p. 735.) Il n'a cessé de s'efforcer de la répandre.

Le paysan de la Garonne

rimentés par l'âme les effets créés de la Présence d'immensité, mais, qui, dans une âme vivant de la grâce, pouvait sans doute comporter aussi des touches de mystique sur-naturelle, si mélangée que fût toute cette expérience avec une étrange exaltation humaine). Je pense au grand texte de Teilhard, *la Messe sur le monde*.

Comment réaliser un tel accord, et tâcher de le conceptualiser? En s'emparant de l'idée de l'évolution que la biologie, l'astrophysique, la micro-chimie ont rendue familière à la science, pour lui donner un sens mystique, à elle aussi, et en faire un grand Mythe de la réalité universelle, - Évolution sacrée portant, non pas d'une façon continue (sauf en ce qui concerne la tendance spontanée de chaque grand moment de l'évolution à se dépasser soi-même), mais de franchissements de seuil en franchissements de seuil (puisque c'est Dieu qui l'anime), une matière aux virtualités spirituelles, infiniment humble au départ, jusqu'à la gloire des fils de Dieu, et au trône de ce Dieu personnel dont le Fils incarné est, au sein du cosmos, le principe moteur de tout le devenir.

C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il convient de dessiner le pur contour ou la ligne de développement de la pensée de Teilhard. Cette pensée donne à la Science une éblouissante primauté. En réalité la science des savants a été totalement dépassée, - bien plus, entraînée et absorbée dans un grand torrent de méditation chercheuse où science, foi, mystique, théologie et philosophie à l'état diffus, sont inextricablement mêlées et confondues. Et en cela il faut bien reconnaître le péché contre l'intellect que j'ai signalé plus haut¹. A coup sûr, c'est d'une manière entièrement innocente que

1. Cf. plus haut, pp. 170-171.

La libération de l'intelligence

Teilhard l'a commis, l'idée d'une distinction spécifique entre les divers degrés du savoir lui étant toujours restée parfaitement étrangère. De soi, c'était quand même un péché contre l'intellect, et irréparable.

C'est pourquoi, si on se place dans une perspective authentiquement théologique pour considérer la doctrine (« à peine une doctrine, plutôt une manière de sentir ») de Teilhard de Chardin, il faut dire avec Gilson que dans le monde poétique où il nous introduit « quiconque a suivi l'histoire de la pensée chrétienne se retrouve en pays connu. La théologie teilhardienne est une gnose chrétienne de plus, et comme toutes les gnosés de Marcion à nos jours, c'est une *theology-fiction*. On y retrouve toutes les marques traditionnelles du genre : une perspective cosmique sur tous les problèmes, ou, plutôt peut-être, une perspective de cosmogénèse. Nous avons une étoffe cosmique, un Christ cosmique¹, et, puisque celui-ci est le centre physique de la création, nous avons un Christ essentiellement 'évoluteur', humanisateur, bref un 'Christ universel' en tant qu'explication du mystère universel qu'est l'Incarnation. La cosmogénèse devient par là Christogénèse, créatrice du Christique et de la Christosphère, ordre qui couronne la noosphère et la parfait par la présence transformante du Christ. Ce beau vocabulaire n'est pas cité comme blâmable en soi, mais simplement comme symptomatique du goût dont témoignent toutes les gnosés pour les néologismes

1. Pour appuyer ses vues Teilhard a fait appel à saint Paul en assimilant la pensée de l'Apôtre à la sienne d'une manière que les « égarements de la passion », comme on dit dans les causes célèbres, peuvent seuls excuser. On trouvera à la fin du volume une longue *Note sur un texte de saint Paul* que j'ai écrite à ce sujet. (J. M.)

Le paysan de la Garonne

pathétiques, suggestifs de perspectives insondables et lourds d'affectivité¹ ».

En fait de doctrine, nous nous trouvons là (pas possible d'inventer un autre mot, ni moins offensif des oreilles pieuses, ni plus juste) dans le régime de la Grande Fable. Il est vrai que si le teilhardisme, – je dis bien le *teilhardisme*, l'idéologie élaborée par les initiés et diffusée par la grande presse, – se présente comme une doctrine (qu'il faut bien caractériser comme ce qu'elle est), par contre, ce qui importe essentiellement en Teilhard lui-même c'est une expérience personnelle, et à vrai dire incommunicable, bien qu'il n'ait cessé de chercher les moyens de la communiquer. Ainsi s'explique le titre choisi par Étienne Gilson pour son excellente étude², à laquelle j'aimerais renvoyer le lecteur. Malheureusement elle a paru dans une revue qui n'est pas facilement accessible ; j'en donnerai donc, au cours de mes propres réflexions, quelques extraits. J'aurais voulu citer d'abord les pages où Gilson rend hommage à la personne de Teilhard, mais j'ai été heureux de rendre moi-même un tel hommage quelques pages plus haut, et les répétitions sont inutiles.

La partie centrale de l'étude de Gilson est, me semble-t-il, celle où il s'explique sur ce *métachristianisme* dont Teilhard, à l'improviste, lui a parlé un jour à New York, – mot qui l'a d'abord « laissé interloqué », mais dont, à la réflexion, le sens auquel Teilhard l'entendait n'a pas tardé à lui apparaître. La clef lui a été fournie par un passage de *Christia-*

1. Étienne GILSON, *Trois leçons sur le Thomisme et sa situation présente*, dans la revue *Seminarium* (n. 4, 1965), pp. 716-717.

2. *Le cas Teilhard de Chardin*, dans la revue *Seminarium*, n. 4, 1965, pp. 720 et suiv.

La libération de l'intelligence

nisme et *Évolution*, *Suggestions pour servir à une théologie nouvelle* : « D'une manière générale, écrit Teilhard, on peut dire que si la préoccupation générale de la Théologie durant les premiers siècles de l'Église fut de déterminer, intellectuellement et mystiquement, la position du Christ par rapport à la Trinité, son intérêt vital, de nos jours, est devenu le suivant : analyser et préciser les relations d'existence et d'influence reliant l'un à l'autre le Christ et l'Univers¹. »

Teilhard pensait qu'« au premier siècle de l'Église, le Christianisme a fait son entrée définitive dans la pensée humaine en assimilant hardiment le Jésus de l'Évangile au Logos alexandrin² » (il se trompait en cela ; « c'est tout le contraire » qui s'est passé. « Les Pères Apologètes n'ont pas assimilé hardiment le Jésus de l'Évangile au Logos alexandrin », c'est le Logos alexandrin que, plus hardiment encore, ils « ont assimilé au Christ Sauveur de l'Évangile³ »). Quoi qu'il en soit, ce que Teilhard a cru requis aujourd'hui, c'est de faire l'opération inverse de celle qu'il pensait que les Pères avaient faite. Il s'agit donc d'une « transposition complète de la christologie⁴ », d'une « généralisation du Christ-Rédempteur en un véritable Christ évoluteur⁵. » Il faut « intégrer le christianisme à la cosmogénèse⁶ » ; il faut que « la théologie assimile aujourd'hui le Christ à la

1. Cité par Claude CUÉNOT, *Teilhard de Chardin*, Paris, Seuil, 1963, p. 141. — « Je ne crois pas, note Gilson, qu'aucun texte du Père soit plus significatif, ni dise plus clairement et simplement le sens de son entreprise. » *Le cas Teilhard de Chardin*, p. 730.

2. TEILHARD DE CHARDIN, *op. cit.*, p. 141 (GILSON, p. 731).

3. GILSON, p. 732.

4. GILSON, p. 731.

5. TEILHARD DE CHARDIN, *Christianisme et Évolution*, p. 142.

6. Claude CUÉNOT, *Teilhard de Chardin*, Paris, Seuil, 1963, p. 145 (GILSON, p. 734).

Le paysan de la Garonne

force cosmique origine et fin de l'Évolution. Quelle révolution! On nous invite simplement à ramener à sa juste place la foi au Rédempteur¹ ».

C'est ainsi que Teilhard « peut parler, d'un seul trait, de cette 'élévation du Christ historique à une fonction physique universelle' et de cette 'identification ultime de la Cosmogénèse avec une Christogénèse'. Note : *élévation!* On obtient ainsi le 'néo-logos de la philosophie moderne', qui n'est plus d'abord le rédempteur d'Adam, mais le 'principe évoluteur d'un univers en mouvement'. Voyez, nous dira-t-on, comme il a soin de conserver le Christ! Oui, mais quel Christ?... Je ne suis pas sûr qu'il existe un point oméga de la science, mais je me sens assuré que, dans l'évangile, Jésus de Nazareth est tout autre chose que le 'germe concret' du Christ Oméga. Ce n'est pas que la nouvelle fonction du Christ manque de grandeur et de noblesse, mais elle est autre que l'ancienne. Nous nous sentons un peu comme devant un tombeau vide : on nous a enlevé notre Seigneur et nous ne savons où ils l'ont mis² ».

On se tromperait, cependant, si on pensait que Teilhard ait jamais voulu substituer au Christ historique de l'Évangile un Christ « élevé à une fonction physique universelle », remplacer le Christ en lequel nous croyons par un Christ cosmique, - auquel, comme le note Gilson, « ne croit » du reste « aucun savant³ », (bien qu'on l'ait imaginé en vue d'eux). Le retournement du christianisme en lequel consistait son « métachristianisme » est une opération de beau-

1. GILSON, p. 731.

2. GILSON, pp. 732-733. (Toutes les formules de Teilhard de Chardin citées là se trouvent dans le volume de Claude CUÉNOT, *op. cit.*, p. 142.)

3. GILSON, p. 732.

La libération de l'intelligence

coup plus vaste envergure. Il s'agit de faire du Christ historique lui-même le Christ cosmique. Il me semble apercevoir comment Teilhard a pu concevoir cette entreprise, quand je pense à ce qui est impliqué dans une conception *purement évolutive* où l'être est remplacé par le devenir et où toute essence ou nature stablement constituée en elle-même s'évanouit.

Est-ce que, dès lors, *être homme* n'est pas être ou avoir été le cosmos lui-même dans tout l'immense processus par lequel il s'est hominisé ; est-ce que le Verbe pouvait prendre chair en Marie sans avoir « pris matière », si je puis dire, dans le cosmos tout entier et tout le long de son histoire ? Pouvait-il être Incarné, un jour, à un certain instant de l'histoire, sans d'abord avoir été (pourquoi serais-je le seul à avoir peur des néologismes ?) Immatérié et Encosmisé au cours de toute l'évolution qui a conduit là ? S'il s'est fait *homme*, c'est qu'il s'est aussi fait *monde*. Voilà la « généralisation du Christ rédempteur en un véritable Christ évolutif », ou du moins l'unique manière dont je peux essayer de donner à une telle formule un sens intelligible (intelligible ? La langue m'a fourché ; disons : à peu près pensable).

Ce christianisme retourné est pour la pensée religieuse, si elle devenait purement imaginaire, une vision grandiose, l'enchantant du spectacle de la divine montée de la création vers Dieu ; mais que nous dit-il du sentier secret qui nous importe plus qu'aucun spectacle ? Que peut-il nous dire de l'essentiel, — du mystère de la croix et du Sang rédempteur ? comme de cette grâce dont la présence en une seule âme vaut mieux que la nature entière ? et de cet amour qui nous fait corédempteurs avec le Christ, et de ces larmes bienheureuses à travers lesquelles nous parvient sa paix ? La

Le paysan de la Garonne

nouvelle gnose est comme toutes les gnosés, – une pauvre gnose¹.

Si nous voulons, au surplus, nous faire de celle-ci, et des « renversements de perspectives » qu'elle comporte, une idée plus complète, la lettre à Léontine Zanta mentionnée plus haut, et qu'il me faut citer de nouveau (à regret, mais les textes sont là, et ils rendent, quoique tirés d'une lettre privée, la pensée de l'auteur avec une indubitable exactitude) nous apporte quelques éclaircissements donnés par le Père Teilhard lui-même. « Il s'agit, écrit-il, non pas de superposer le Christ au monde, mais de 'panchristiser' l'Univers. Le point délicat (je l'ai en partie touché dans *Christologie et Évolution*) est que, en suivant cette voie on est conduit, non seulement à un élargissement des vues, mais à un renversement des perspectives ; le Mal (non plus châtement pour une faute, mais 'signe et effet' de Progrès) et la Matière (non plus élément coupable et inférieur, mais 'étouffe de l'Esprit'), prenant une signification diamétralement opposée à la signification *habituellement* considérée comme chrétienne². Le Christ sort de la transformation incroyablement grandie (au moins je l'estime, – et tous les inquiets d'aujourd'hui à qui j'en ai parlé pensent comme moi). Mais est-ce bien encore le Christ de l'Évangile ? Et si ce n'est pas Lui, sur quoi désormais repose ce que nous cherchons à construire³ ? »

1. Voir l'Annexe II, *Sur la théologie de Teilhard*.

2. Dans la même lettre, p. 129, à propos de son *Esquisse d'un univers personnel*, qu'il allait bientôt rédiger, il écrit aussi : « De proche en proche, tout se transforme, le moral se fond avec le physique, l'individualité se prolonge en Universalité, la matière devient la structure de l'Esprit. »

3. *Lettres à Léontine Zanta*, Paris, Desclée De Brouwer, 1965, pp. 127-128.

La libération de l'intelligence

On remarquera que regarder la matière comme un élément coupable est une notion platonicienne, tenue pour insensée par la pensée « habituellement considérée comme chrétienne » ; et que celle-ci croit que notre condition de nature déchue est une suite du péché originel, mais n'a jamais eu l'idée que le mal (une maladie, la perte d'un enfant, une affliction quelconque) est toujours « châtiment pour une faute » ; le Seigneur a dit expressément le contraire à propos de l'aveugle-né. On remarquera aussi cette « transformation » dont (parce qu'elle panchristise « l'univers ») le Christ sort « incroyablement grandi », – lui, le Verbe Incarné, dont la grâce, faisant jaillir en nous des fleuves de vie éternelle, nous élève à la vie même de Dieu. On notera enfin qu'un moment le Père Teilhard s'est posé à lui-même, à propos de son Christ cosmique, la question : « Est-ce bien encore le Christ de l'Évangile ? » (sans lequel, ajoute-t-il, et nous reconnaissons bien là la fidélité de son cœur, sa construction ne reposerait sur rien). Mais sa foi en le Christ de l'Évangile était trop forte, – et sa foi au monde aussi, – pour qu'il ne fût pas intérieurement assuré que la question posée ne pouvait se résoudre que par l'affirmative. « Une chose me rassure, poursuit-il dans la même lettre, c'est que, en moi, la lumière grandissante s'accompagne d'amour, et de renoncement à moi-même dans le Plus grand que moi. Ceci ne saurait tromper. » Hélas, puissent de telles preuves, si nobles soient-elles, ne jamais tromper. Le ceci sur lequel se rassurait le Père Teilhard en a confirmé beaucoup dans les pires illusions.

Gilson a sans doute raison de nous rappeler que, de fait, l'expérience religieuse du Père Teilhard compte beaucoup plus que sa doctrine. « L'illumination scientifique et le culte de l'évolution, un peu à la manière de l'évolutionnisme

Le paysan de la Garonne

✓ 10 confus de Julian Huxley, l'invitèrent à conceptualiser en un langage imprécis, mais d'aspect scientifique, une expérience religieuse dont la profondeur ne fait aucun doute¹, et qui, quelle que fût sa teneur en authenticité spirituelle, et quelques illusions qu'elle ait pu confirmer, a été la vie de sa vie², mais qui lui a été absolument propre, et sans laquelle, pourtant, « sa doctrine n'a aucun sens³ ».

« C'est pourquoi, continue Gilson, je ne vois aucun péril en la demeure⁴. » Là-dessus je suis moins optimiste, parce que l'expérience religieuse du Père Teilhard n'est pas transmissible, cela est parfaitement exact, — mais le teilhardisme est transmissible, et il se transmet joliment bien, avec des mots, des idées confuses, une imagerie mystico-philosophique et tout un ébranlement affectif d'immense espérance illusoire, que bien des gens de bonne foi sont prêts à accepter comme une authentique et exaltante synthèse intellectuelle et une nouvelle théologie.

1. GILSON, pp. 735-736.

2. C'est ainsi que, pour citer encore Gilson (*loc. cit.*, p. 727), a toujours et malgré tout été maintenue en lui, « intacte et comme miraculeusement préservée sous de continuelles alluvions scientifiques ou autres, la pépite d'or pur de la piété et de la foi de son enfance. Lui-même a souligné cette continuité... Le Christ cosmique fut d'abord pour lui l'Enfant Jésus, et il devait toujours le rester. Le nouveau-né de Noël est exactement le même, qui devint l'enfant de Bethléem et le Crucifié, le Principe Moteur et le Noyau collecteur du monde lui-même'. » (Le passage de Teilhard reproduit là est cité par Claude CUÉNOT, *op. cit.*, p. 65.) Teilhard a senti tout cela dans une expérience spirituelle où se mêlaient bien des éléments hétérogènes, avant d'essayer de le traduire dans la conceptualisation dont il a été question plus haut (pp. 171-181).

3. GILSON, p. 728.

4. GILSON, p. 736.

La libération de l'intelligence

J'ai idée pourtant que cette gnose teilhardiste, et son attente d'un métachristianisme, ont reçu du Concile un coup bien dur. Car enfin ce n'était rien pour Marx et Engels de retourner Hegel ; mais retourner le christianisme, en sorte qu'il ne soit plus planté dans la Trinité et la Rédemption, mais dans le Cosmos en évolution, c'est une tout autre affaire. L'effort d'aucun théologien, d'aucun mystique, d'aucun chercheur méditatif, si grand qu'il puisse être, ne suffit à ça ; ni même d'aucun thaumaturge. Il y faudrait celle que nous appelons dans le Credo l'*Unam, sanctam, catholicam et apostolicam* (c'est quand même l'Église qui enseigne le christianisme, n'est-ce pas, « meilleur » ou pas meilleur.) Cela veut dire qu'il y faudrait un Concile, et il se peut que certains teilhardistes aient espéré, à son annonce, sinon (c'était évidemment trop tôt) une confirmation dogmatique du Christ cosmique, du moins un encouragement, fût-ce l'ombre d'un encouragement à leur doctrine. Mais lisez les textes du Concile, regardez-les à la loupe, vous n'y trouvez pas l'ombre d'une ombre d'un tel encouragement. Avec une tranquillité magnanime, le Concile a totalement et parfaitement ignoré ce grand effort vers un *meilleur christianisme*. Et rien n'a été plus classique que ses deux Constitutions dogmatiques. Si les partisans du teilhardisme ne se promenaient pas dans les nuages, ils comprendraient un peu ce que cela signifie pour eux. Il faudra attendre un nouveau Concile, et un autre, et on ne sait pas combien. Ou bien, si on s'impatiente, faudra-t-il, comme avaient fait Marcion et ses disciples, se constituer en secte séparée, au risque de faire sortir le Père Teilhard de sa tombe pour être anathématisés par lui ? Tout ça n'est pas gai.

Le paysan de la Garonne

Pour revenir au Père Teilhard lui-même, je voudrais dire maintenant, pour conclure, qu'il n'a été bien servi ni par ses amis ni par ses ennemis, ni, d'abord, par lui-même. Il s'est efforcé de traduire en des ébauches ou suggestions de doctrine, — et ses amis et ennemis se sont empressés de durcir en une doctrine sûre d'elle-même et de son pouvoir de tout renouveler, — les idées en travail dans le feu même d'une expérience spirituelle d'une extraordinaire qualité, où la foi de son enfance, ardente et vivace jusqu'à sa mort, se débattait avec de grands rêves scientifiques : expérience qui, de soi, restait strictement incommunicable.

Quoi que Teilhard ait pu faire et quoi qu'il ait pu espérer, de telles idées ne pouvaient, en réalité, trouver leur expression que dans les fragments d'un vaste poème qu'il aurait écrit. D'un poème on n'attend pas qu'il nous apporte un savoir rationnel quelconque, scientifique, philosophique ou théologique. On attend seulement qu'il nous révèle un peu de ce que, dans un contact obscur, le poète a saisi de lui-même et des choses à la fois. Mais on peut admirer sa hardiesse et sa beauté ; et il peut, — en particulier le poème dont je parle, — éveiller en ceux qui l'aiment des pensées fécondes et de hautes aspirations, et aussi faire tomber en eux des préjugés et des barrières, et ouvrir leur esprit à la flamme de la foi vive qui brûlait dans l'âme du poète ; car c'est le privilège de la poésie de pouvoir faire passer une invisible flamme, et, par la grâce de Dieu, une flamme comme celle-là.

Eh bien, ce poème que Teilhard aurait écrit, et qu'il nous a livré sous une sorte de travesti, c'est cela qui a été vraiment son œuvre. Si on avait pris l'œuvre de Teilhard pour ce qu'elle a été vraiment (mais qu'il ne voulait pas qu'elle fût), ses amis trop ambitieux et ses ennemis trop

La libération de l'intelligence

pressés de le condamner auraient sans doute été déçus, et lui-même aurait été le premier à protester. Mais on aurait gardé à cette œuvre sa noblesse et sa dignité les plus authentiques, et on aurait épargné à Teilhard et au monde chrétien pas mal de tracas et d'infortunées méprises. Il est vrai qu'alors il n'y aurait pas eu de teilhardisme, ni de folle espérance en l'avènement d'un meilleur christianisme chantant la gloire du cosmos.

Ils sont nombreux, je crois, ceux dont le cœur a été ouvert à la grâce de la foi par le Père Teilhard de Chardin et par la lecture de ses livres. Non seulement il est juste qu'ils aient pour la mémoire de celui qui les a ainsi aidés gratitude et vénération, mais on comprend la reconnaissance et l'admiration qu'ils gardent envers ses ouvrages, et envers ce que Gilson et moi appelons sa gnose, et qui apparaîtrait sans doute à leurs yeux comme une doctrine bien fondée. Pourtant ce n'est pas à cette doctrine qu'ils doivent en réalité d'avoir reçu la vérité qui délivre : c'est à la flamme dont j'ai parlé, et qui, du cœur du Père Teilhard, a passé, pour eux, à travers la doctrine, par la sainte grâce de Dieu et par la grâce de la poésie, qui n'est pas surnaturelle mais qui descend aussi du Père des lumières.

31 mars 1966

Les affaires du royaume de Dieu

ou philosophique¹, qui est d'ordre tout intellectuel et tout spéculatif. La contemplation chrétienne n'a rien à voir avec cette contemplation-là, car elle vient de l'amour et tend à l'amour, et elle est l'œuvre de l'amour. *Per amorem agnoscimus*, là « nous connaissons par l'amour », disait saint Grégoire le Grand². C'est seulement par égard pour cette mystérieuse connaissance, donnée par l'amour, que la tradition chrétienne a gardé le mot de contemplation.

Mais avec le mot contemplation le vocabulaire nous joue bien d'autres tours, sur lesquels je voudrais dire un mot dès l'abord. Supposez que vous cherchez à savoir ce qu'est la poésie : vous irez tout de suite voir chez les poètes ; en les lisant vous apprendrez, espérons-le, en quoi consiste la poésie, ou ce qu'elle est dans sa nature, et vous pourrez parler de la poésie comme connue ou saisie *en elle-même* ou *dans ses traits typiques*. En même temps et du même coup, vous parlerez de la poésie *des poètes*.

Après cela vous vous apercevrez que la poésie n'existe pas seulement chez les poètes. Il y a une admirable poésie dans la vie d'un Christophe Colomb ou d'un Benoît Labre, dans la pensée d'un Platon ou d'un Einstein, dans la marche des voies lactées. Allez-vous chercher là ce que la poésie est *en elle-même* ou *dans ses traits typiques*? C'est impossible, elle est là sous un mode *atypique, occulte ou masqué*. C'est la poésie des grands découvreurs et des grands saints, des génies philosophiques ou scientifiques, du monde stel-

1. Il y a aussi une « contemplation théologique », dans laquelle le théologien, au terme de son travail de raison, contemple intellectuellement, mais avec la saveur de la grâce, la vérité qu'il a atteinte comme un sommet de *l'opus theologicum*. Ce n'est point là, non plus, la contemplation infuse de laquelle je parle ici.

2. *Moralia*, x, 8, 13.

Les affaires du royaume de Dieu

atypique et masquée? En tout cas elle répondait, et répondait *bien*, comme toute âme qui avance vers Dieu (et comme toute sainte, nous la vénérons comme telle) à l'appel à la contemplation adressé à tous. Je reviendrai un peu plus loin sur ces questions d'importance majeure. C'est par parenthèse, et comme avis préalable, que j'y ai fait allusion. La parenthèse est fermée.

J'ai rappelé il y a un instant le mot de saint Grégoire le Grand : dans la contemplation « nous connaissons par l'amour ». Dans la contemplation chrétienne l'intelligence est là, et à son point suprême, instruite dans une nuit supérieure à tout concept : aveuglée quant à son mode naturel de s'exercer, elle ne connaît qu'en vertu de la *connaturalité* que l'amour crée entre l'âme qui aime et le Dieu qu'elle aime, et qui l'aime le premier.

« La contemplation, disait le Père Lallemand, est une vue de Dieu ou des choses divines, simple, libre, pénétrante, qui procède de l'amour et qui tend à l'amour... C'est l'emploi de la plus pure et plus parfaite charité. L'amour en est le principe, l'exercice et le terme¹ ».

On peut dire aussi, plus brièvement, que « la contemplation est une prière silencieuse, qui se fait dans le recueillement au secret du cœur, et est directement ordonnée à l'union à Dieu² ».

D'après la doctrine commune des théologiens, la contemplation relève à la fois des vertus théologales, surnaturelles dans leur essence, et des dons du Saint-Esprit, « doublement surnaturels, non seulement dans leur essence comme

1. *La Doctrine spirituelle*, éd. Pottier, Paris, Téqui, 1936, pp. 430-432.

2. Raïssa, dans *Liturgie et Contemplation*, p. 33.

Les affaires du royaume de Dieu

On voit aussi que loin d'être opposées l'une à l'autre, les deux grandes assertions du Concile et du Pape Paul VI se complètent et se confirment mutuellement : l'assertion du Concile, quand il nous dit que « la liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Église, et en même temps la source d'où découle toute sa vertu¹ » ; et celle de Paul VI quand il nous dit que « la contemplation est la forme la plus noble et la plus parfaite de l'activité humaine, par rapport à laquelle se mesure, dans la pyramide des actes humains, la valeur propre de ces actes, chacun selon son espèce² ».

Car la première assertion est proférée dans la perspective de l'œuvre commune accomplie par l'Église, qui se reverse finalement sur la personne individuelle, et la seconde est proférée dans la perspective de l'acte le plus élevé dont la personne individuelle est capable, et qui se reverse finalement sur l'Église.

Il reste que dans l'égale prééminence de l'œuvre commune accomplie par le Corps et son Chef, et de l'acte par où le contemplatif ne fait qu'un avec son Dieu, la liturgie garde un privilège inaliénable : à la messe le ciel vient sur la terre ; Jésus, aux paroles du prêtre, y est soudain sous des voiles pour y perpétuer mystérieusement son unique Sacrifice, et sa présence parmi nous dans le Saint-Sacre-

1. Cf. plus haut, p. 313.

2. Discours du 7 décembre 1965, prononcé par le Pape à la clôture du Concile.

« ... Adeo ut homo, cum mentem et cor suum in Deo defigere nititur, contemplationi vacando, actum animi sui eliciat qui omnium nobilissimus ac perfectissimus est habendus ; actum dicimus a quo nostris etiam temporibus innumeri humanae navitatis campi suae dignitatis gradum sumere possunt ac debent ».
- A. A. S. du 31 janvier 1966, p. 53.

Le paysan de la Garonne

sur toute autre occupation, elle est la force de l'âme »), et, après eux, les grands spirituels jésuites, Lallemand, Surin, Grou, Caussade, et puis sainte Thérèse de Lisieux.

« Sans la contemplation, écrivait le Père Lallemand, jamais on n'avancera beaucoup vers la vertu... on ne sortira jamais de ses faiblesses et de ses imperfections. On sera toujours attaché à la terre, et l'on ne s'élèvera jamais beaucoup au-dessus des sentiments de la nature. Jamais on ne pourra rendre à Dieu un service parfait. Mais avec elle on fera plus, et pour soi et pour les autres, en un mois, qu'on ne ferait sans elle en dix ans. Elle produit... des actes d'amour de Dieu très sublimes qu'on ne fait que très rarement sans ce don..., et enfin elle perfectionne la foi et toutes les vertus¹... »

Toute cette longue tradition était fidèle à l'enseignement de saint Paul, pour lequel, comme l'a écrit le Père Lebreton, la charité, qui « à la mort s'épanouira en vie éternelle », est « la voie et le terme de la contemplation »².

Et il y a plus grand que saint Paul. Le Christ lui-même, comme saint Bonaventure y insiste sans cesse, promet à ceux qui l'aiment cette expérience des choses divines quand il dit en saint Jean³ : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Et c'est lui qui nous dit : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, et fermant ta porte, prie ton Père dans le secret : et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra⁴. » *Clausio ostio!* C'est la porte de la chambre et c'est la porte de l'âme. Et c'est aussi Celui qui est la Porte⁵, et qui nous

1. *La Doctrine Spirituelle*, pp. 429-430.

2. *Dict. de Spiritualité*, col. 1715 et 1711.

3. Joan., 14, 21.

4. Matt., 6, 6.

5. Joan., 10, 9.

Les affaires du royaume de Dieu

enclôt en lui quand nous nous recueillons dans l'oraison.

Et c'est le Christ qui a dit : « Il faut prier toujours ¹. » – *Sine intermissione orate* ², dira saint Paul après son maître. Ce précepte, l'Église l'applique par sa liturgie. Mais il s'adresse à chacun ; et cela n'est pas impossible.

Comment arriver à prier toujours ? En répétant si assidûment une brève formule qu'elle finit par s'enraciner dans l'âme ? C'est à ce moyen que depuis des siècles les chrétiens des Églises d'Orient ont recours avec la « prière de Jésus » (Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, ayez pitié de moi pécheur) incessamment répétée. On peut craindre qu'un tel moyen, – qui, en définitive, relève d'une sorte de technique psychologique utilisant une pratique (l'« oraison jaculatoire »), sainte en elle-même (à condition de jaillir du cœur), – n'aboutisse à la longue à une habitude en effet enracinée dans l'âme, mais où une formule verbale rendue incessamment présente par un automatisme naturel a beaucoup plus de part que cet acte vital (et surnaturellement vital) qu'est la prière.

La vraie réponse est à chercher du côté de cet acte vital lui-même, qui, chez une sainte Thérèse quand elle était occupée à ses fondations ou un saint Vincent de Paul quand il était occupé à ses pauvres se poursuivait *virtuellement*, toujours prêt à jaillir, à raison même de la profondeur et de l'intensité avec lesquelles il occupait leur âme dans les heures de recueillement réservées à l'oraison.

Et c'est sans doute dans ce que le Père Osende, dans une page remarquable de son livre *Contemplata* ³, appelle

1. Lc., 18, 1.

2. *1 Thess.*, 5, 17.

3. Traduit en anglais sous le titre « Fruits of Contemplation », St Louis, Herder, 1953. – Je signale ici que les pages où il est

Le paysan de la Garonne

l'oraison du cœur que cette vraie réponse nous est donnée de la façon la plus décisive. C'est, je crois, par cette sorte de prière ou de contemplation, tellement silencieuse et tellement enracinée dans les profondeurs de l'esprit qu'il la décrit comme « inconsciente », que nous pouvons le mieux et le plus vraiment mettre en pratique le précepte de prier *toujours*¹. Et n'est-ce pas à elle que faisait allusion saint Antoine ermite, quand il disait qu'« il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie² » ?

La prière que le Père Osende appelle l'oraison du cœur, et qu'il décrit comme inconsciente (elle relève de ce supra-conscient de l'esprit dont j'ai beaucoup parlé ailleurs), peut et doit, dit-il, être continuelle dans l'âme contemplative. « Car nous ne pouvons pas fixer notre entendement sur deux objets en même temps ni continuer de penser toujours, tandis que nous pouvons aimer toujours » (du

question de l'oraison du cœur et du Père Osende dans *Liturgie et Contemplation* ont besoin d'être corrigées. En rédigeant ces pages j'ai par inadvertance (sans doute à cause du caractère « inconscient » de cette prière) parlé de la contemplation « atypique » ou « masquée » dont il sera question plus loin. C'était une sérieuse erreur. L'oraison du cœur relève du supra-conscient de l'esprit, mais ce n'est nullement une contemplation « masquée », c'est une forme de contemplation *typique*, et des plus précieuses.

1. L'idée de la prière perpétuelle ou indiscontinue, qui se prolonge jusque dans le sommeil par une activité mentale inaccessible à la conscience, joue un rôle central chez Cassien. (Cf. *Dict. de Spiritualité*, art. Contemplation, col. 1924 et 1926.) Le Père Grou, au XVIII^e siècle, note aussi (*Manuel*, pp. 224 ss.) que la prière indiscontinue est une prière qui échappe à la conscience. Cf. ARINTERO, *The Mystical Evolution in the Development and Vitality of the Church*, St Louis, Herder, 1951, p. 45.

2. « Non est perfecta oratio in qua se monachus vel hoc ipsum quod orat intelligit. » Cassien, IX, 31.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
Chapitre premier. — A. D. 1966	9
Action de grâces, p. 9. — Trois descriptions contradictoires, p. 14.	
Chapitre II. — NOTRE DRÔLE DE TEMPS	25
1. Le prurit aux oreilles, p. 25.	
<i>La chronolâtrie épistémologique</i> , p. 25. — <i>La logophobie</i> , p. 28.	
2. Les courants contemporains, spécialement le courant de « gauche » et celui de « droite », p. 38.	
<i>Au temps de la Lettre sur l'Indépendance</i> , p. 38. — <i>Aujourd'hui</i> , p. 43.	
Chapitre III. — LE MONDE ET SES ASPECTS CONTRASTANTS	49

Le paysan de la Garonne

1. La vérité religieuse ou « mystique » sur le monde (pris dans sa relation au royaume de Dieu), p. 49.
Dieu a tant aimé le monde, p. 50. — *Le monde me hait*, p. 55. — *Quelques conclusions*, p. 59.
2. La vérité « ontosophique » sur le monde (pris dans ses structures naturelles), p. 62.
La fin naturelle du monde, p. 65. — *Sur la mission temporelle du chrétien*, p. 67.
3. Une longue équivoque aux fruits amers, p. 71.
Vocabulaire spéculatif et Vocabulaire pratique, p. 71. — *Le « mépris du monde » et ses périlleuses vicissitudes*, p. 73.
4. Le schéma XIII. *L'Église enseignante a mis fin à la longue équivoque*, p. 80.
5. A genoux devant le monde. *L'équivoque continue chez bien des chrétiens*, p. 85.
Comportement de fait et Pensée plus ou moins confuse, p. 85. — *Les saints et le monde*, p. 90. — *La folle méprise*, p. 93.

Chapitre IV. — LE VRAI FEU NOUVEAU. — CHRÉTIENS ET NON-CHRÉTIENS 99

L'annonce d'un âge nouveau, p. 99. — *Coopération pratique dans un monde divisé*, p. 101. — *L'amitié fraternelle entre les hommes qui sont tous membres du Christ, au moins en puissance*, p. 108. — *Deux petites anecdotes*, p. 119. — *La loi de la croix*, p. 121.

Table des matières

Chapitre V. — LE VRAI FEU NOUVEAU. — LA LIBÉRATION DE L'INTELLIGENCE 127

Avis préalable, p. 127. — *La Vérité*, p. 132. —
Quelques mots sur la capacité de l'humaine raison,
p. 142. — *Philosophie et idéosophie*, p. 147. —
La délivrance de l'érôs philosophique, p. 156. —
La phénoménologie contemporaine, p. 159. — *Le
besoin de Fables ou de Fausse Monnaie intellectuelle*,
p. 166. — *Teilhard de Chardin et le teilhardisme*,
p. 173.

Chapitre VI. — LE VRAI FEU NOUVEAU. — LES REQUÊTES ET LES RENOUVELLEMENTS DU VRAI SAVOIR 189

Un grand sage, p. 189. — *L'intuition de l'être et la
contemplation de l'Être même subsistant par soi*,
p. 196. — *La philosophie de saint Thomas*, p. 201.
— *Philosophie et théologie*, p. 209. — *Vérité et liber-
té*, p. 243. — *Vitai lampada tradunt*, p. 249.

Chapitre VII. — LE VRAI FEU NOUVEAU. — LES AFFAIRES DU ROYAUME DE DIEU 255

1. L'Une et Sainte, p. 255.

La personnalité de l'Église, p. 256. — *L'Église,
Corps mystique et Épouse*, p. 258. — *L'Église,
Royaume de Dieu commencé ici-bas*, p. 268. —
L'Église, sainte et pénitente, p. 270. — *L'Église,
Peuple de Dieu*, p. 277.

2. La Contemplation dans le monde, p. 283.

En guise d'Introduction, p. 283. — *Une digression
(sur la mission temporelle du chrétien)*, p. 289. —

Le paysan de la Garonne

Autre digression (sur la condition de laïc) et fin de l'Introduction, p. 298. — *Les deux aides nécessaires sur la route qui n'en finit pas*, p. 309. — *Liturgie*, p. 310. — *Contemplation*, p. 318. — *La diversité des Dons de l'Esprit*, p. 331. — *La contemplation sur les chemins*, p. 336. — *Les disciples*, p. 366.

Le Vrai Visage de Dieu, ou l'Amour et la Loi
(*texte de Raïssa*) 370

Annexe I. — *Sur un texte de saint Paul* 379

Annexe II. — *Sur deux études concernant la théologie
du Père Teilhard* 383

Annexe III. — *Petite digression épistémologique* . . . 391

Annexe IV. — *Sur l'unité et la visibilité de l'Église* . . 397

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE SAINT-AUGUSTIN
À BRUGES, LE 29 SEPTEMBRE 1966
POUR LES ÉDITIONS
DESCLÉE DE BROUWER

11/8/66 5973